

Dijon

NOTRE-DAME D'ÉTANG

MÉMORIAL

DU 2 JUILLET 1873

Il n'y a plus de ressources pour nous dans les maux nombreux de l'heure présente, sinon de frapper à la porte du ciel par la prière.

S. AUG., *Serm.* LXXX.



DIJON

IMPRIMERIE J. MARCHAND, RUE BASSANO, 12

—
1873

1

1572 SP

NOTRE-DAME D'ÉTANG

MÉ MORIAL

DU 2 JUILLET 1873

Il n'y a plus de ressources pour
nous dans les maux nombreux de
l'heure présente, sinon de frapper
à la porte du ciel par la prière.

S. Aug., *Serm.* LXXX.



DIJON

IMPRIMERIE J. MARCHAND, RUE BASSANO, 12

—
1873

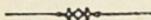
IMPRIMATUR :

Divione, die 1^a Augusti 1873.



† FRANCISCUS,
Ep. Divionen.

AUX PÈLERINS DE VELARS

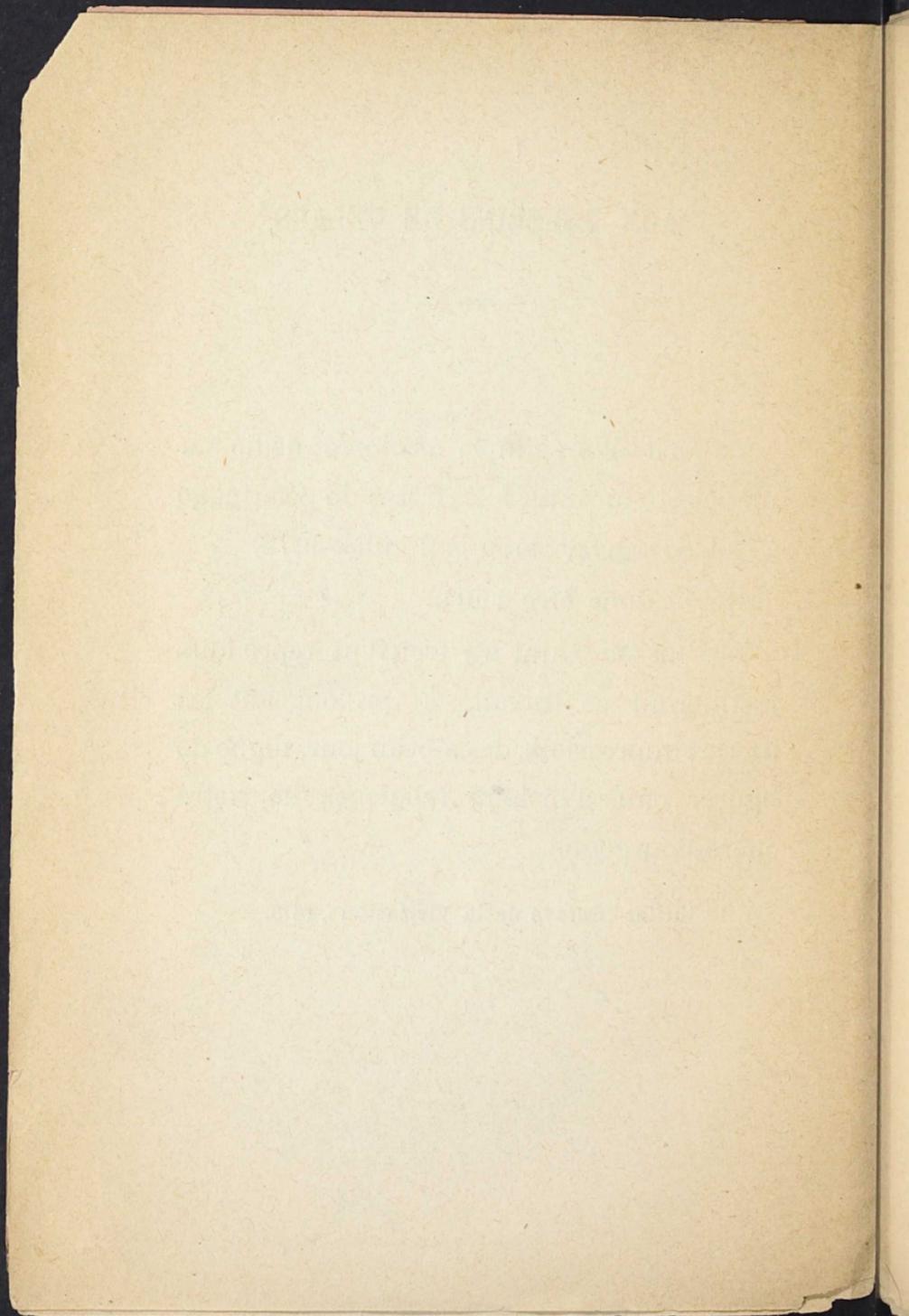


Ce récit est un simple *Mémorial* dédié par un pèlerin inconnu à ses frères du pèlerinage à Notre-Dame d'Etang le 2 juillet 1873.

Il doit donc être court.

Les discours qui s'y trouvent reproduits justifieront ce travail, en prolongeant les douces impressions de ce beau jour, digne de figurer dans l'histoire religieuse de notre chère Bourgogne.

9 juillet (Octave de la Visitation), 1873.



NOTRE-DAME D'ÉTANG

CHAPITRE PRÉLIMINAIRE

Pèlerinages anciens et modernes.

Avant de présenter le tableau de la belle fête de Notre-Dame d'Étang, à Velars, le 2 juillet 1873, les pèlerins nous pardonneront de rappeler en quelques mots ce qu'ont été autrefois et ce que sont aujourd'hui les pèlerinages catholiques.

Les divines Ecritures attribuent la sainteté aux lieux où Dieu a daigné faire éclater sa présence. De là les pèlerinages.

Ces pérégrinations pieuses remontent bien haut dans l'histoire de la religion.

Sous la loi mosaïque, les Juifs devaient tous faire chaque année un pèlerinage à la ville sainte de Jérusalem, dont le temple célèbre renfermait l'arche d'alliance avec les Tables de la loi donnée par Dieu à Moïse.

Sous la loi nouvelle, la sainte Vierge, modèle parfait des chrétiens, la première, ouvre le chemin des pèlerinages, en renouvelant les stations du Calvaire, sur les traces encore ensanglantées de son Fils remonté à son Père.

Les apôtres interrompaient leur mission évangélique pour venir réchauffer leur courage auprès du tombeau de leur Maître. A leur suite, les nouveaux convertis se montraient empressés de visiter, avec une fortifiante émotion, les lieux privilégiés où se sont accomplis les grands mystères de la rédemption du monde (1).

Au IV^e siècle, de toutes les parties du vaste empire romain, un grand nombre de chrétiens profitaient de la liberté accordée à l'Eglise pour aller pieusement visiter la terre sainte (2). Ce concours augmenta avec le temps et les conversions, et c'est ce qui donna naissance aux croisades.

L'empereur Julien reconnaît qu'avant la mort de saint Jean, les tombeaux de saint Pierre et de saint Paul étaient déjà entourés des prières et de la vénération des sectateurs

(1) Eusèbe, *Hist. ecc.*, liv. VI.

(2) S. Jér., *Epist. ad Marcell.*

du Christ (1). Il en fut de même des lieux où avaient été tourmentés et déposés les plus célèbres d'entre les martyrs.

* * *

Dans tous les temps, la sainte Vierge, *consolatrice des affligés*, a montré d'une manière plus spéciale par ses prodiges, dans certains lieux privilégiés, sa puissante bonté envers ceux qui l'implorent. Souvent, surtout aux époques calamiteuses, elle s'est rendue visible aux yeux des hommes, des plus humbles, des plus innocents, quelquefois même en présence des foules; et elle a démontré la réalité de ses apparitions par des faits miraculeux. De là, ce grand concours des populations, et ces sanctuaires élevés en son honneur. Sa surnaturelle assistance justifie l'empressement des pèlerins qui jamais ne viennent l'invoquer en vain.

Ces manifestations religieuses, ces cérémonies extérieures sont du reste de l'essence du culte : on sent que la piété a besoin d'être aidée par les sens. Comment la vue de l'étable de Bethléem, du Calvaire, du saint Sépulcre,

(1) S. Cyr, *Contra Jul.*, liv. X.

d'une statue miraculeuse, entourée des *ex voto* de la reconnaissance; comment la contemplation des reliques d'un saint, de sa prison, de ses chaînes, des instruments de son supplice, ne feraient-elles pas une impression profonde dans les âmes croyantes! Les miracles éclatants que Dieu y opère ont, plus d'une fois, excité la curiosité des mécréants et amené leur conversion.

Dans ces pieux concours, on éprouve un plus puissant élan de la foi; les cœurs réunis devant Dieu s'animent à la prière; un souffle divin parcourt les âmes qui, se sentant soutenues, s'élèvent plus haut vers Dieu.

Les pèlerinages bien réglés et faits dans l'esprit de l'Eglise n'ont rien que d'édifiant pour les peuples, et sont toujours profitables à ceux qui les font. C'est là le secret de l'attrait qu'ils produisent.

* * *

Chaque contrée a eu dans le passé et voit renaître aujourd'hui ses pèlerinages préférés. Sans parler de Jérusalem, Rome, Lorette, de Saint-Jacques de Compostelle, qui ne connaît en France Notre-Dame de la Garde, de Fourvière, d'Auray, de Chartres?

L'histoire de notre Bourgogne nous montre quelle fut la vénération de nos pères pour divers sanctuaires, autrefois très renommés, qui se trouvent aujourd'hui dans le diocèse de Dijon.

En nos jours si bouleversés par les révolutions, les populations ont à peine gardé le souvenir si glorieux et si doux de ces traditions, non moins nationales que chrétiennes.

Mais voici que l'excès même du mal a fait surgir le remède : à la vue de l'Eglise si violemment attaquée par l'impiété en délire, et déchirée comme par une meute furieuse; en présence des malheurs de notre chère patrie, autrefois si puissante et si glorieuse, aujourd'hui vaincue, humiliée et mutilée par l'ennemi du dehors, plus menacée encore par les haines implacables et l'ambition jalouse et turbulente des ennemis du dedans, nous avons senti tout trembler sous nos pas, et nous nous sommes demandé dans une anxiété croissante, si ce n'était pas la ruine suprême de la France et du monde. Chacun a pu redire ces paroles de saint Augustin en face des invasions barbares : « Les hommes
« mauvais abondent; Dieu a permis que le
« mal prit de très grandes proportions; il

« n'y a plus de ressources pour nous dans
« les maux nombreux de l'heure présente,
« sinon de frapper à la porte du ciel, par la
« prière » (1).

C'est alors qu'un cri s'est spontanément échappé du cœur de tout un peuple : un mouvement irrésistible a poussé tous ceux en qui la foi vit encore, à invoquer sur l'Eglise et sur la France la miséricorde de Dieu. Les *filz des croisés* se sont réveillés; et, secouant les humiliantes chaînes du respect humain qu'ils s'étaient laissé imposer, ils ont noblement relevé leur front glorifié par le baptême; ils ont reçu résolument des mains du saint et illustre martyr du Vatican, la croix qui a racheté le monde, l'ont courageusement placée sur leurs poitrines, au conspect de tous; ils ont élevé le drapeau sanctifiant du Sacré Cœur et de la sainte Vierge, et ils s'en vont au loin, à tous les sanctuaires vénérés, à travers les fatigues, les privations, les menaces, les injures, chantant avec toute l'énergie de leur foi les louanges de Dieu et de Marie, implorant le triomphe de l'Eglise et de la France qu'ils confondent dans leur amour et leurs ardentes prières.

(1) S. Aug., Serm. LXXX.

Des gens de toutes les classes, du plus grand au plus petit, se trouvent à ce rendez-vous de Dieu.

Qui pensait hier à ces grandes manifestations? N'est-ce pas hier que les ennemis de Dieu et de son Christ élevaient, en lançant le sarcasme et l'injure, une statue au patriarche de l'impiété, au milieu même de la capitale de la France!

Dieu le veut! oui, Dieu veut que le chrétien affirme hautement sa foi, une foi entière, sans ces timides concessions qui l'humilient et lui enlèvent sa puissance. Plus de débile conscience! plus de cœur partagé! plus de respect humain!

Les pèlerinages sont par eux-mêmes une preuve de résurrection; ils sont l'expression solennelle et publique d'une amende honorable de la France envers la sainte Eglise de Jésus-Christ; et déjà ces prières publiques de chrétiens devenus courageux, commencent à porter leur fruit.

CHAPITRE II

Notre-Dame d'Etang, le 2 juillet 1873.

Le sanctuaire de Notre-Dame d'Etang était dès longtemps entouré de la vénération et de la pieuse confiance des enfants de la Bourgogne.

Son pèlerinage remonte aux premiers âges du christianisme dans nos contrées. Il n'a jamais été entièrement interrompu ; même aux jours sanglants de la Terreur, des chrétiens attristés allaient silencieusement, dans la nuit, s'agenouiller au pied du mur où ils savaient que la statue miraculeuse était cachée et ils se relevaient rassurés et plus forts.

Dès que la religion eut retrouvé quelque liberté, les populations revinrent empressées à la montagne d'Etang, invoquer, sur les ruines de son temple détruit, leur protectrice toujours vénérée. Et depuis, chaque année, la fête de la Visitation attirait à Velars une assez grande foule de pieux pèlerins.



Le 2 juillet 1873 a ajouté une nouvelle et belle page aux annales de Notre-Dame d'Etang et à l'histoire du diocèse de Dijon.

M. l'abbé Javelle, curé de Velars, qui a déjà tant fait pour le développement et la gloire de ce pèlerinage, voulut mettre à profit le mouvement religieux qui s'opère. De concert avec M. l'Archiprêtre de Saint-Bénigne et les prêtres de son doyenné, il soumit respectueusement à Mgr l'Evêque, son désir de provoquer un nouvel élan à la dévotion envers Notre-Dame d'Etang.

Le vénérable Prélat, tout entier aux préoccupations des maux de l'Eglise et de la France, accueillit avec bonheur cette pensée, qui était la sienne. Sa Grandeur détermine elle-même le but élevé de ce pèlerinage, dans la lettre suivante qu'Elle adressa à M. le Curé de Velars.

Dijon, 2 mai 1873.

MON CHER CURÉ,

Je ne puis qu'approuver hautement le pieux désir que vous et M. l'Archiprêtre de Saint-Bénigne soumettez si filialement à mon appréciation.

Oui, cherchons à raviver parmi nos populations la dévotion envers l'auguste et immaculée Vierge Marie, Mère de notre adorable Sauveur.

L'histoire de notre Bourgogne nous montre quelle fut la vénération de nos pères pour ces sanctuaires autrefois si renommés de Notre-Dame de Bon-Espoir (Dijon), de Notre-Dame de la Levée (Auxonne), de Notre-Dame du Chemin (Serrigny), de Notre-Dame de Pitié (Volnay), de Notre-Dame de Beaune, de Notre-Dame de Semur, de Notre-Dame de Châtillon (saint Vorles), et en particulier et surtout de Notre-Dame d'Etang.

Aujourd'hui, hélas ! on a trop oublié ces traditions, non moins nationales que chrétiennes, et nos pieux fidèles eux-mêmes ont à peine gardé ces souvenirs si glorieux et si doux.

Mais les temps que nous traversons réveillent partout ces traditions catholiques, et notre foi appelle nos regards vers ces sanctuaires vénérés, où nos pères allaient avec tant de confiance et de succès solliciter le secours de Celle qu'on n'invoque jamais en vain.

Il est donc bien naturel que le pèlerinage à Notre-Dame d'Etang soit rétabli parmi nous, avec tout l'appareil qu'il mérite, et que nous l'accomplissions avec ensemble et avec amour, à l'exemple de saint François de Sales, de sainte Chantal, de Louis XIV, de Bossuet, du vénérable Olier, des évêques de Langres, de nos anciens ducs, de nos édiles dijonnais, de nos

parlements, et de tout ce qui fait la gloire de nos chères contrées.

Je suis trop heureux, mon cher Curé, de favoriser ce projet si éminemment chrétien.

Allons donc tous à Notre-Dame d'Etang prier pour que notre France bien-aimée se retrempe de plus en plus dans la foi de ses aïeux, et qu'elle retrouve en même temps la concorde, la paix et sa puissante gloire.

Allons demander pour la sainte Eglise, notre Mère, pour son Chef vénéré, pour tant d'églises éprouvées, la fin de leurs cruelles tribulations.

Allons prier pour la conversion des pécheurs, pour la persévérance des justes, pour la paix et l'union entre les peuples chrétiens.

C'était la prière de nos pères, qu'elle soit aussi la nôtre; Dieu nous exaucera, si Notre-Dame la fait avec nous.

J'autorise donc de grand cœur, mon cher Curé, un solennel pèlerinage à Notre-Dame d'Etang, pour le 2 juillet prochain, fête de la Visitation de la très sainte Vierge, et je ferai tous mes efforts pour aller en ce saint jour présenter moi-même à notre si bonne Mère les prières de mon clergé et de tout ce diocèse, dont depuis trente-cinq ans je suis, par la grâce de Dieu, le pasteur et le père.

Agréez, mon cher Curé, avec tous mes vœux pour ce pieux pèlerinage, l'assurance de mes sentiments affectueux et dévoués en N. S. J. C.

† FRANÇOIS, *Evêque de Dijon.*

Ce pieux appel de Monseigneur à ses chers diocésains fut renouvelé dans une circulaire au clergé. Un comité fut constitué sous la présidence de sa Grandeur, qui réserva la vice-présidence à M. l'abbé Joly, son vicaire-général. On se hâta de seconder les efforts de M. le Curé de la paroisse, directeur, si bienveillant pour tous, du pèlerinage.

Pour faciliter aux fidèles l'accomplissement de cette manifestation *exclusivement religieuse*, des convois spéciaux furent obtenus de l'administration du chemin de fer; des prédicateurs éminents furent invités à venir faire entendre leur éloquente parole; deux musiciens les plus autorisés, M. Ch. Poisot, l'habile pianiste, et le savant abbé Morelot furent chargés de préparer les chants et d'en diriger l'exécution; l'ordre des divers exercices fut arrêté et publié d'avance; Monseigneur obtint du Saint-Père une indulgence plénière pour tous les pèlerins.

* * *

A Velars de grands préparatifs se faisaient sous la direction de M. le Curé.

Durant des journées entières, M^{mes} Morelet, aidées de personnes pieuses et dévouées de la

paroisse, confectionnaient des oriflammes, tressaient des guirlandes de verdure, disposaient des inscriptions analogues à la fête. Une partie des nuits était pieusement consacrée à ces occupations.

Dès la veille de la Visitation, un triple faisceau d'étendards aux couleurs de la Vierge et des guirlandes de lierre décoraient la façade de l'église; à l'intérieur, de petites et nombreuses oriflammes étaient appendues de chaque côté de la nef; au-dessus de la grande arcade du sanctuaire, on lisait écrite en lettres monumentales, cette invocation encadrée de verdure :

Notre-Dame d'Etang, sauvez Rome et la France.

La chapelle de la Vierge miraculeuse était particulièrement ornée : un beau vitrail y représente le saint Pontife Pie IX, Mgr Rivet, évêque de Dijon et M. Javelle, curé de Velars. Ce dernier est à genoux devant le Vicaire de Jésus-Christ, demandant pour son église, nouvellement érigée, toutes les faveurs autrefois accordées au pèlerinage de Notre-Dame d'Etang, et, en outre des anciennes, obtenant de nouvelles et plus grandes indulgences

pour tous les pèlerins qui visiteront ce nouveau sanctuaire de Marie (1).

Les murs de cette chapelle sont tapissés d'ex-voto récemment offerts en témoignage de reconnaissance.

Des châsses riches et de bon goût y renferment de précieuses reliques, offertes par Pie IX lui-même et par NN. SS. les Evêques de Dijon, Langres et Autun. La statue miraculeuse se trouve ainsi entourée, comme d'une cour d'honneur, des restes de héros chrétiens qui ont vécu et sont morts dans l'amour de Jésus et de sa très sainte Mère. De belles oriflammes y présentent des invocations à la Vierge du lieu.



La veille de la fête, des pèlerins venus de loin, et un certain nombre venus à pieds par dévotion, commençaient à affluer dans l'église

(1) Parmi les nombreuses faveurs spirituelles concédées à l'église paroissiale de Velars, aujourd'hui seul et vrai sanctuaire de Notre-Dame d'Etang, nous devons signaler une *indulgence plénière*, applicable aux défunts, accordée pour *chaque jour* à toute personne en état de grâces, qui priera quelques instants selon les intentions du Souverain Pontife. (Voir l'*Histoire de N.-D. d'Etang*, par M. Bernard Javelle, curé de Velars.

et se présentaient au sacré Tribunal pour décharger leur cœur et leur conscience.

Enfin le grand jour est arrivé.

Dès l'aurore, l'animation commence au village : les habitants balayent leurs rues, pavoisent leurs maisons, étendent des guirlandes de lierre et de mousse.

Des pèlerins arrivent par petits groupes d'abord, et se rendent directement à l'église où des messes sont célébrées, sans interruption, aux six autels, durant toute la première partie de cette journée. Des prêtres sont spécialement chargés de distribuer la sainte Eucharistie, et le nombre des communions a été grand.

C'est là, à l'église, du sein de ces foules profondément recueillies, que s'exhale un incontestable sentiment de douce piété, et qu'on peut juger combien la foi est encore vivante dans les âmes catholiques.

* * *

Le ciel s'était mis de la fête : un orage et d'abondantes pluies avaient tempéré la chaleur accablante des jours précédents; des nuages suspendus dans les airs, comme de légers voiles, protégeaient contre les ardeurs

du soleil. Tout disposait les cœurs à s'épanouir.

Des hauteurs de la colline s'offrait aux regards charmés un des plus admirables spectacles qui se puisse voir.

Par tous les chemins des montagnes qui bordent à droite et à gauche le beau vallon de l'Ouche, on voyait apparaître et converger vers le même centre, des processions sans cesse renaissantes, oriflammes et bannières au vent, priant et chantant avec une ardeur rajeunie par la vue de Notre-Dame d'Etang.

C'est, d'un côté : Corcelles, Chenôve, Couchey; de l'autre, Lantenay, et plus bas dans le vallon, Fleurey, et une longue file de toutes les paroisses fraternellement réunies du doyenné de Somberton. M. de Charentenay, maire d'Agey et représentant du canton de Somberton au conseil d'arrondissement, avait tenu pour une faveur insigne l'honneur de porter la bannière; les principaux habitants du canton, membres du pèlerinage, ont voulu tenir les glands tour à tour. Cette bannière d'un beau travail, achetée par toutes les paroisses cotisées, et offerte à l'église de Velars, représente le sacré cœur de Marie, avec cette légende : « Doux cœur de Marie,

soyez notre salut. » Et au bas : « Le doyenné de Somberton à Notre-Dame d'Etang. »

Du côté de Plombières, comme du côté opposé, les bords du canal sont garnis de pèlerins, quelques-uns par groupes, la plupart, comme Plombières, en ordre de procession, priant et chantant. Les routes sont littéralement couvertes de chariots, d'omnibus, de voitures de louage, de véhicules de toutes sortes courant vers Velars.

Il n'est pas une voix bourguignonne, pas un cœur français qui ne répète et ne goûte le refrain si vite devenu partout populaire :

Sauvez Rome et la France.

Le Petit-Séminaire, maîtres et élèves, au grand complet, arrive en bon ordre à la suite de sa charmante bannière. Tous entrent à l'église et chantent avec entrain une messe où tous vont recevoir la sainte communion. Chacun a remarqué le recueillement et la tenue parfaite de ces jeunes gens.

Après le Petit-Séminaire, les Frères si dévoués de la Doctrine chrétienne arrivent à leur tour, à la tête de leurs nombreux élèves, qui chantent en musique la messe célébrée par leur aumônier.

Quatre longs trains, successivement partis de Dijon, amènent à la gare de Velars de *cing à six mille personnes*. Montbard, les Laumes et les gares intermédiaires fournissent leur contingent : Semur seul comptait sept cent cinquante pèlerins.

De sept à huit heures, les chants s'entendaient de tous les côtés à la fois, répercutés par les échos des montagnes.

Ces flots de chrétiens qui se suivent, se rapprochent, se réunissent devant l'église de Velars; toutes ces bannières au vent, toutes ces oriflammes dominant les foules, ces chants qui se répondent et se mêlent, et pardessus tout, ces figures satisfaites, ces cœurs ouverts à la confiance, réunis dans une douce fraternité, faisaient du bien à voir : oui, c'était un grand spectacle.

Entre les offrandes faites à Notre - Dame d'Etang en ce jour, nous devons signaler, avec celle de Sombernon, la bannière du doyenné de Mirebeau; son sujet rappelle la découverte de la statue miraculeuse de Notre-Dame d'Etang, en 1435. Le nom de toutes les paroisses de ce canton, moins Jancigny, s'y trouve reproduit, comme pour rappeler perpétuellement à la bienveillance de la *Vierge puissante*, les habi-

tants du doyenné. Cette bannière, riche et d'un très bon goût, a été fort remarquée. Elle était portée par l'honorable M. Sirot, maire de Mirebeau. Cet honneur lui était dû.

Nous devons noter aussi la bannière d'Auxonne, représentant la vierge de Murillo, avec le chiffre de la sainte Vierge au revers. Nous regrettons de ne pouvoir donner le nom de celui qui avait été jugé le plus digne de la porter.

Lantenay a offert aussi, par les mains de M^{lles} Des Clesbes, une jolie petite oriflamme portant le chiffre de Notre-Seigneur et celui de sa sainte Mère.

* * *

Il est huit heures et demie. La procession générale se met en marche. Les fidèles de chaque paroisse restent réunis sous les plis de leur bannière. Sur tout le parcours du long chemin sinueux de la montagne, les pèlerins en rangs serrés montent en chantant. La tête de la procession était déjà sur la plateforme, que le clergé était encore devant l'église de Velars. Pendant que les processions arrivent et se rangent au lieu de la station, la maîtrise de Nuits, sous la conduite du

jeune vicaire qui l'a fondée, exécute avec une grande précision le cantique des pèlerinages.



Un autel portatif avait été préparé en plein air, adossé au rocher, sur l'emplacement même de l'église détruite des religieux Minimes.

Il était près de dix heures quand M. Joly, vicaire-général, vice-président du comité, commençait le Saint Sacrifice. Pendant cette messe basse, de nombreux ecclésiastiques ont chanté avec les milliers de fidèles, sous la direction de M. l'abbé Morelot, le *Kyrie*, le *Gloria* et le *Credo* de Dumont. A la fin, on a répété trois fois avec enthousiasme : « *Domine, salvum fac Pontificem nostrum Pium nonum, et exaudi nos in die qua invocaverimus te. Seigneur, conservez-nous, sauvez notre Souverain Pontife Pie IX, et exaucez en ce jour la prière que nous vous adressons.* »

A l'issue de la messe, le R. P. Fristot, qui a eu l'honneur, à cause de sa foi et de son patriotisme français, d'être persécuté et chassé par les Prussiens de sa demeure de Strasbourg, a pris la parole, à la place du P. Félix, qui n'avait pu se rendre à l'invitation de M. le

Curé de Velars. Son éloquence avait charmé et ému nos pèlerins à Paray-le-Monial; elle n'a pas moins impressionné son immense auditoire de Notre-Dame d'Etang.

Nous offrons son discours tel que nous avons pu le recueillir : il restera dans les archives de l'église de Velars.

Sicut turris David collum tuum, quæ ædificata est cum propugnaculis; mille clypei pendent ex ea, omniis armatura fortium.

« Votre chef s'élève comme la tour de David qui se dresse entourée de bastions; mille boucliers sont suspendus à ses flancs, formant toute l'armure des braves. » *Cant. IV, 4.*

PIEUX PÈLERINS,

Est-ce bien à la douce Reine d'Etang que s'adresse cette louange belliqueuse? Ces images guerrières conviennent-elles à celle de qui d'ordinaire les affligés viennent solliciter la consolation, les malades la santé, les blessés la guérison de leurs plaies? Voulons-nous aujourd'hui inviter Marie à brandir les foudres, à aiguïser les glaives? Certes, mes Frères, ce n'est point à la lutte les uns contre les autres, c'est à la concorde, à la charité que nous convie le souvenir de Notre-Dame d'Etang.

Nous venons demander ici la victoire, mais la victoire de l'amour sur tous les cœurs, et si nous nous

sentons forts de notre nombre, c'est parce qu'il porte avec lui cette unanimité dans la prière, qui en assure le succès.

Cette victoire de l'amour sur la haine, de la lumière sur les ténèbres, requiert des armes; nous venons les demander à celle que sa douceur et sa pureté ont constituée comme la tour inexpugnable dans la lutte qui s'engage et se prolonge à travers tous les âges entre le bien et le mal; lutte qui a le cœur et l'existence de chacun de nous pour arène et aussi pour témoins de la victoire ou de la défaite de Dieu. Oui, Marie est notre citadelle, l'arsenal de nos armes invincibles; telle nous la montrent les prévenances de l'amour de Dieu à son égard, l'amour ardent qui l'unit à Jésus son Fils, la confiance spéciale de la France.

I

L'homme avait été créé par Dieu le cœur imprégné de bonté, l'esprit inondé de lumière, le corps revêtu d'immortalité. Satan, poussé par la haine envers Dieu et par la jalousie envers l'homme, persuada à celui-ci de secouer de son âme la grâce, et avec la grâce s'enfuirent la lumière, la bonté et la vie. Par là l'homme, la créature de Dieu, est devenu l'esclave de Satan; les passions le corrompent, l'ignorance le trompe; la mort, fille du péché, règne en maîtresse sur les âmes comme sur les corps. Blessées dans leur origine, les existences même qui s'élèvent aux plus hauts sommets dans les sphères de la science et de la

vertu, ne sauraient échapper à cette faiblesse native qui brise par avance leur essor. *Omnès declinaverunt* : Tous ont perdu le vrai sentier qui mène au salut. *Simul inutiles facti sunt* : Dieu ne peut plus attendre d'eux la gloire qu'il devait prélever comme le tribut de sa créature intelligente. *Non est qui faciat bonum* : Nul ne peut montrer d'œuvres qui satisfassent sa justice. *Non est usque ad unum* : Satan peut se vanter d'avoir à tout jamais fermé les bouches à la louange divine. Dieu est vaincu dans l'homme. Mais non, mes Frères, la défaite de Dieu n'est pas consommée dans notre race. Avant même d'avoir intimé à nos premiers parents la sentence de malédiction qui devait réjouir la haine de Satan, il a montré à celui-ci la femme qui anéantira son triomphe et relèvera les espérances de notre race abattue : « J'établirai des inimitiés entre toi et la femme, dit Dieu en s'adressant au serpent qui se croyait sûr de son triomphe, entre sa race et la tienne, elle brisera ta tête et tu t'efforceras de mordre son talon. » (*Gen.*, III, 15.)

Ainsi, mes Frères, vous le voyez, c'est Dieu qui a prescrit le caractère militant de la miséricordieuse intercession de Marie. Par la pureté originelle qu'il lui a départie, il l'a constituée dans un antagonisme nécessaire avec Satan et sa race maudite.

Aussi, lorsque le peuple de Dieu se voit menacé par un de ces périls qui mettent en danger l'existence même de la race chargée de transmettre le sang d'où doit naître le Sauveur, le salut est apporté par ces

femmes dont la principale grandeur consiste en ce qu'elles symbolisent la Vierge future.

Un édit cruel, arraché par l'habileté d'un courtisan impur va livrer toute la descendance de Juda à la mort. C'est la timide Esther qui, ayant captivé la faveur et la confiance du roi Assuérus, sauve son peuple. Esther est la figure de Marie faisant triompher dans les desseins de Dieu la miséricorde sur la rigueur trop justement méritée. Béthulie assiégée voit tous ses habitants menacés d'être passés au fil de l'épée. A l'heure où Judith, que le ciel avait inspirée, rentre dans la cité montrant la tête du général ennemi, quel chant de victoire salue son retour? Celui que l'esprit de Dieu a dicté pour célébrer les gloires de Marie : *Tu gloria Jerusalem, tu lætitia Israel, tu honorificentia populi nostri* : « Vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël, vous êtes l'honneur de notre nation ! » C'est l'ombre de Marie qui, sous la loi antique, renversait les ennemis de Dieu et sauvait le peuple d'Israël.

II

Mais les ombres font place à la réalité. Celui qui est la vérité, la grâce et la vie, est descendu parmi les hommes. Comme la colombe échappée de l'arche, il cherche en vain où se reposer parmi les ruines de notre nature universellement ravagée; partout la corruption du péché; partout l'insurrection des ténèbres contre la lumière, de l'erreur contre la vérité : *Tenebræ eum non comprehenderunt*. Va-t-il remon-

ter vers le ciel, permettant à l'abîme de considérer comme conquises à tout jamais les dépouilles de notre race? Non, mes Frères, il est venu nous sauver; il ne quittera point cette terre qu'il ne l'ait purifiée. Mais encore une fois où se reposera-t-il?

Marie offre son cœur comme un tabernacle sans tache. Le cœur de Marie, Jésus l'a préservé de la souillure originelle par l'application anticipée des mérites de son sang, l'esprit divin l'orne de sa présence, il ne semble pas moins auguste que le sein même du Père éternel. Ce n'est pas assez pour le cœur de Marie d'offrir au Verbe de Dieu un asile, un trône sur la terre, il lui fait de son sang un vêtement de chair semblable au nôtre. Baigné en quelque façon dans le sang de Marie, le Verbe devient notre frère.

Dès lors, la poitrine de Marie est son rempart visible durant neuf mois, ce sont ensuite les soins vigilants de Marie qui protègent sa frêle existence contre les ennemis communs de toute vie qui vient de naître : la faim, le froid, la nudité. Son dévouement héroïque au prix de l'exil dérobe Jésus à la mort qui le menace. Puis, au terme de la carrière du Christ, lorsque les hommes qui entourent son gibet, conjurés avec l'enfer pour anéantir le fruit de sa Rédemption, en même temps qu'ils appellent sur leurs têtes la responsabilité de l'affreux déicide qui accueille l'Amour, somment Jésus de descendre de sa croix pour prouver qu'il est Dieu, Marie, témoin impuissant de ce drame affreux, recueille la filiation adoptive qui

2

s'épanche du Cœur de Jésus et que la malice de ses ennemis voulait empêcher de se répandre sur la terre. *Mulier, ecce filius tuus* : « Femme, voilà votre fils! »

Aussi, y a-t-il solidarité étroite et constante entre la cause de Jésus sur la terre et celle de Marie, entre le règne de Jésus dans les cœurs et la dévotion envers sa Mère. Toutes les fois qu'une hérésie s'élève, elle est sûre d'avance d'être vaincue, parce que c'est pour elle une loi irrésistible de s'attaquer aux prérogatives de Marie, et c'est le pied vainqueur de Marie qui partout écrase la tête du serpent.

C'est d'abord l'hérésie d'Arius qui, appuyée sur les faveurs cauteleuses des empereurs de Bysance et armée de la violence brutale des barbares, veut arracher la divinité au Christ. L'arianisme n'est complètement vaincu au sein des peuples que le jour où les rues d'Ephèse se parent de lumières et de fleurs pour célébrer la définition du Concile qui a déclaré Marie réellement et véritablement Mère de Dieu.

Au XIII^e siècle, c'est le chapelet en main que saint Dominique triomphe des Albigeois et des Vaudois, ces hardis précurseurs des socialistes modernes.

Plus tard, l'hérésie de Luther veut scinder le Christ en le séparant de son Eglise; elle est fatalement entraînée à s'attaquer aux images et à l'invocation de la sainte Vierge et des saints. Qui pourrait nombrer les âmes que le doux regard de Marie a tenues enchaînées à la vraie foi? Il y a quelques années, une

paroisse voisine de la capitale était attaquée par la propagande protestante à laquelle l'ignorance religieuse et l'indifférence des habitants ouvraient un facile accès. Le pasteur de ce troupeau, livré à la dent du loup, s'adresse à un prélat connu pour son zèle et aussi pour ses succès dans la lutte qui dispute et arrache les âmes à l'hérésie. Après un instant de réflexion, celui-ci dit au curé : « Puisque vos paroissiens ne veulent pas entendre vos instructions, dites-leur seulement ceci : si vous vous faites protestants, il vous sera interdit de prier la sainte Vierge. »

Le succès couronna l'entreprise ; à cette révélation, le baptême endormi se réveille dans les âmes ; le prêche improvisé cesse d'être fréquenté : le nom de Marie avait mis l'ennemi en fuite.

Aujourd'hui, mes Frères, Jésus-Christ voit-il des ennemis se dresser contre lui au sein de la société du XIX^e siècle ? Saint Augustin l'a dit : « Le Christ compte autant d'ennemis permanents qu'il y a de passions dans le cœur de l'homme. » Mais n'assistons-nous pas à une conjuration plus audacieuse des trois grandes passions qui forment comme le fond de notre nature viciée, l'orgueil, la volupté, l'ambition qui engendrent le luxe et la cupidité, contre le Christ et son empire ?

Le cri de révolte de Satan est devenu comme le mot d'ordre de la terre. *Non serviam* : Je ne me soumettrai point. Refus d'obéissance à Dieu qui ordonne à la raison de s'incliner devant la foi ; refus d'obéis-

sance à l'Eglise et à son Chef à qui Jésus-Christ a commis le soin d'instruire et de gouverner toutes les âmes; refus d'obéissance à toute autorité légitime, quelle qu'elle soit, qui commande au nom de Dieu. *Non serviam*: Haine à l'autorité dans le temple, haine à l'autorité dans la société, haine à l'autorité au foyer domestique, place partout à la révolution qui ne sait rien édifier et veut tout renverser. N'est-il pas vrai qu'en ce moment, quoi qu'on en dise, nous nous débattons non pour savoir comment et par qui nous serons gouvernés, mais pour savoir si nous vivrons encore socialement ou si nous n'allons pas devenir comme ces tribus nomades dont les membres épars sont la proie de toute force organisée qui les saisit.

Si l'orgueil se révolte contre le Christ qui est venu réparer les suites de la première désobéissance, la volupté s'irrite contre sa croix; la chair proclame légitimes ses convoitises, innocents ses instincts, revendique l'égalité avec l'esprit pour effacer bientôt celui-ci. Après avoir marqué tous les lieux de la terre, comme s'exprime l'Ecriture, des vestiges de ses fêtes, elle ne veut rendre de l'homme à son Créateur autre chose qu'une poignée de pourriture qu'on se hâte d'enfouir.

Et, mes chers Frères, parce que la volupté de sa nature est insatiable dans ses désirs et destructive de ce qu'elle touche, la passion de posséder les instruments de la jouissance devient bientôt celle de déposer les priviléiés qui les détiennent entre leurs

mains, et parce que cette passion se tourne promptement en fureur ; lorsqu'elle ne peut employer à sa satisfaction les objets qu'elle aperçoit, elle tente de les détruire. N'est-ce point l'orgueil et la volupté frustrée dans leur soif de domination brutale qui ont tenté d'anéantir en quelques heures, au sein d'une cité souillée du sang de ses habitants, les richesses artistiques et industrielles accumulées par quatorze siècles de prospérité constante ; qui ont tenté de renouveler sur le sol de la capitale de la civilisation, comme on l'appelle, le châtiment de Sodome, mais d'une Sodome se faisant justice par ses propres mains ?

C'est avec l'orgueil et la volupté, l'ardeur de paraître qui se ligue contre l'obéissance, la mortification et le détachement du Dieu-Homme. Puisque l'homme ne peut rien rêver au delà de la terre et qu'il est le maître absolu de celle-ci, ne doit-il pas mesurer sa grandeur à l'éclat qu'il lui emprunte ? Honte à la pauvreté devenue un vice ; honneur à la richesse, à quelque source qu'elle ait pris son origine, à quelque torrent bourbeux qu'elle verse ses flots ! Dès lors, ne voyons-nous pas toutes les existences en proie, toutes les vertus des âges précédents sacrifiées aux monstres déchainés sur la terre ; de la cupidité et du luxe engendrant et entretenant une corruption des mœurs, de la littérature et des arts qui semblent vouloir ressusciter les hontes et les ruines du paganisme.

Contre cette conspiration nouvelle, quelle arme nous donne le pilote magnanime dont le regard inspiré guide la barque de l'Eglise chargée des destinées du monde, à travers les tempêtes qui menacent de l'engloutir? Pressentant l'orage qui allait éclater, il a levé l'étendard de la Vierge immaculée, et d'une main ferme il a saisi le gouvernail, ordonnant à tous ses frères de ramer hardiment contre les flots.

Mais, mes Frères, qu'y a-t-il de commun entre la douce prérogative qui entoure d'une auréole le premier instant de la Conception de la Vierge immaculée et les luttes ardentes qui remplissent les discussions publiques, passionnent la presse, parfois arment les multitudes pour les précipiter dans des conflits sanglants? Comment Marie immaculée est-elle le remède à nos maux, le rempart de l'Eglise, le fondement solide rendu à la société qui s'effondre? Je veux vous l'expliquer brièvement.

Quelle est, en effet, la prétention de l'orgueil? Il place la grandeur de l'homme dans l'absence de toute soumission à Dieu. *Labia nostra a nobis sunt* : Nous sommes les maîtres de notre langage, de nos opinions, de nos principes. *Quis noster dominus est?* Qui prétendrait nous dominer? Le privilège de la Conception immaculée de Marie nous montre Marie seule en possession, dès le premier instant de son être, d'une grandeur surnaturelle dont nous sommes tous déchus, parce que seule elle a échappé à la solidarité de la désobéissance dont le châtement pèse sur nous tous.

La sensualité revendique pour la chair le droit de satisfaire tous ses désirs, elle écarte, avec l'austérité chrétienne, la vigilance contre la tentation. En vénérant d'un culte particulier la conception sans tache de Marie, nous proclamons que seule elle a été soustraite, par un privilège incomparable, à cet esclavage des passions, qui arrachait des cris de détresse au grand cœur de l'Apôtre, las de lutter contre les désirs d'une chair qui voulait dominer l'esprit. Nous avouons que, dans la moelle de nos os, brûle la concupiscence; que les ténèbres ont envahi notre esprit; que dans nos cœurs germent en silence les brutales convoitises, et que le corps qui se dissout, tend sans cesse à communiquer à l'âme sa corruption native.

La modeste, la douce, l'indigente Marie, placée par la prérogative de sa conception sans tache au-dessus de toutes les créatures, nous fait entendre que la source de la véritable grandeur est dans le ciel, qu'elle descend du cœur de Dieu, qu'elle ne monte pas de la terre, et que le besoin de s'adresser à celle-ci est une marque de notre déchéance.

La beauté et la richesse sont sous l'humble toit de Nazareth, et c'est la plénitude de la grâce renfermée dans le cœur immaculé de Marie, que le Verbe de Dieu saluait du sein du Père éternel par ces paroles qu'il plaçait sur les lèvres de son prophète : *Tota pulchra es, amica mea, et macula non est in te.*
« Vous êtes toute belle, ô ma bien-aimée, il n'est
« point de tache en vous. »

Orgueil, volupté, ambition, luxe, cupidité ne sont-ils pas vaincus par la Conception immaculée de Marie?

N'oublions pas, mes Frères, que Marie ne se reconnaît redevable de cette prérogative singulière qu'à une application anticipée et plus miséricordieuse des mérites et du sang de son Fils. Or, par là, nous est solennellement enseigné que toute bonté, toute grandeur, tout salut nous viennent de Jésus-Christ, que lui seul peut dissiper les ténèbres dont le péché a obscurci nos esprits, que lui seul, par sa grâce, peut vaincre les passions sauvages qui menacent non-seulement de souiller l'existence privée, mais encore de jeter le trouble dans la famille, de bouleverser la société.

Par là, le dogme de l'Immaculée Conception de Marie est comme le rempart avancé qui couvre la citadelle du règne de Jésus-Christ dans les sociétés, qui protège celles-ci contre leurs plus redoutables ennemis.

Voilà pourquoi, mes Frères, dans toutes les circonstances solennelles où le saint Pontife qui nous gouverne, veut faire descendre du ciel un secours plus abondant sur le monde dont sa charité porte le fardeau, il a recours à l'invocation solennelle du glorieux privilège de Marie immaculée. Voilà pourquoi, sans doute, dans cette apparition aux grottes de Lourdes, sur la réalité de laquelle l'Eglise s'est abstenue de prononcer jusqu'ici un jugement définitif, mais que de si graves témoignages et tant de faveurs

obtenues, entourent d'un si auguste respect, Marie faisait entendre à la jeune enfant, qui en comprenait à peine le sens, ces paroles : « Je suis l'Immaculée « Conception. »

Vierge immaculée, soyez, selon le vœu de Pie IX, le salut de l'Eglise, de la société et de la France.

III

Mais nous sommes aux pieds de Notre-Dame d'Etang, amenés non-seulement par la confiance quatre fois séculaire qui conduit ici tous ceux qui gémissent sous le poids de leurs besoins individuels; mais plus encore par le sentiment des nécessités pressantes qui pèsent sur la patrie. Nous nous groupons autour d'elle, humiliés dans nos armes; amoindris dans notre importance politique, portant dans nos âmes ces angoisses patriotiques de tous les cœurs français et catholiques, qui ne voient pas dans nos trésors ravis, ou même dans les flots de sang généreux qui ont abreuvé cette terre, la plus large et la plus profonde de nos blessures. Si nous sommes venus cette année, plus nombreux et surtout plus fervents, à l'appel du vénéré Prélat dont la verte vieillesse guide nos pas, n'est-ce point dans l'espoir fondé de recueillir de Notre-Dame de Velars un secours efficace contre les périls qui menacent notre existence sociale? Ah! j'aime à la voir au milieu de ces rochers qu'elle-même a choisis pour sa demeure, serrant entre ses mains et dressant sur ses genoux son divin Fils

comme pour le garder et à la fois le montrer à ces religieuses contrées qu'elle domine de son regard et enveloppe de sa protection.

J'ai dit tout à l'heure que Marie est la gardienne du règne de son Fils dans les âmes ; ici elle semble nous dire que si, par impossible, le nom de son Fils venait à être oublié des autres contrées de la France, Notre-Dame de Velars, qui a su prendre sur vos âmes un empire que les révolutions n'ont pu ébranler, lui garderait la possession de vos cœurs.

Mais ce partage douloureux n'est pas à redouter. La Bourgogne et la France au jour où elles ont uni leurs cœurs et leurs épées ont également uni leur foi ; la foi de l'une et de l'autre est également sous la protection de Marie.

Si la France avait pour cri de guerre : « *Vive le Christ qui aime les Francs* ; » si les annales revendiquaient ce titre : « Les exploits de Dieu par le bras des Francs, » *gesta Dei per Francos*, le royaume de France était appelé dans les vieilles chroniques, « le royaume de Marie, » *regnum Gallix, regnum Mariæ*.

Ah ! mes Frères, c'est que suivant la générosité des vieilles mœurs, qui confiait spécialement à l'ainé, avec la gloire de perpétuer la race, celle d'en défendre le nom, la France descendue la première de toutes les nations nouvelles, dans le baptistère chrétien, se regardait spécialement comme le bras du Christ. Il semble, mes Frères, que la virginité de ces fonts de

Reimsait fait pénétrer plus intimement dans notre sang, que chez tous les autres peuples, l'indélébilité du baptême, puisque, en dépit de nos faiblesses, j'allais dire de nos apostasies officielles, les ennemis de l'Eglise déclarent que tant que nous serons debout, ils ne pourront réussir dans leur dessein de renverser l'empire de Jésus-Christ. L'adversaire le plus implacable de notre suprématie politique, en même temps qu'il revendique pour la race dont il se fait le symbole et le guide, un christianisme diminué, ne proclame-t-il pas comme inhérente à la race latine, dont nous sommes considérés comme la tête et le bras, la plénitude de la foi catholique? Oui, mes Frères, elle est indélébile la foi dont le premier germe qui devait s'épanouir sur le champ de bataille de Tolbiac avait été apporté à la France par une fille de Bourgogne, par Clotilde.

Or la solidarité étant si étroite entre les intérêts de Jésus et ceux de sa Mère, comment une nation pourrait-elle être le champion du Christ et n'être pas unie en même temps par le lien le plus étroit à sa Mère? Voilà sans doute pourquoi saint Bernard, en qui se personnifient si admirablement et cette éloquence qui est comme naturelle à votre sol, et cette ardeur de prosélytisme qui est le trait distinctif du génie français, est en même temps, de tous les docteurs de l'Eglise, celui qui a écrit les pages les plus suaves et les plus nombreuses à l'honneur de la très sainte Vierge. Ce saint, que l'on dirait volontiers le plus français, n'est-

il pas le plus ardent soldat du Christ, et en même temps le plus dévot à sa Mère? Sa parole de feu entraîna les nations sur ses pas à la revendication du tombeau du Christ et des contrées sillonnées par la prédication divine; en même temps, de ses lèvres tombait cette prière touchante, qui est devenue la formule populaire de la confiance en Marie : « Venez-vous, ô très pieuse vierge Marie, » *Memorare, o piissima virgo Maria.*

Voilà pourquoi aussi, fidèle aux traditions de son pays, Bossuet qui a demandé aux grandeurs du Christ, les plus hautes inspirations de son génie, nous a laissé sur les prérogatives de la très sainte Vierge les considérations les plus éloquents et les plus touchantes à la fois que connaisse notre langue.

Marie est donc, par un seul et même titre, Reine de la France et Reine de la Bourgogne; et, en vérité, n'a-t-elle pas agi en reine sur votre sol? N'y a-t-elle point indiqué elle-même le lieu où elle voulait fixer son séjour? Ce ne sont pas seulement les évêques, le clergé et les simples fidèles, ou même ce grave Parlement de Bourgogne, dont la dignité un peu raide se gardait de tout entraînement, c'est le roi Louis XIV, dont le nom remplissait toute l'Europe et se faisait respecter jusqu'aux extrémités des Indes, c'est Anne d'Autriche, sa mère, c'est plus tard, Marie-Thérèse d'Autriche, son épouse, tenant par la main le dauphin de France, que la Reine d'Etang appelait en ces lieux mêmes, pour fléchir le genou devant elle et lui rendre hommage.

Au jour où les trônes étaient renversés, alors que des mains insensées ensevelissaient pêle-mêle, parmi les débris d'un régime qui leur déplaisait, les reliques les plus augustes du passé, tandis que les sanctuaires les plus célèbres étaient profanés, tandis que les voûtes du temple qui avait abrité tant de générations de vos aïeux étaient vouées à la pioche destructive; Notre-Dame d'Etang choisissait l'église paroissiale de Velars comme la retraite honorée où elle ne cesserait durant les plus mauvais jours d'accueillir les pèlerins qui viendraient lui offrir l'hommage d'une foi courageuse.

Aujourd'hui, les longues files de votre procession ajoutent un nouvel anneau, et non l'un des moins brillants, à la chaîne ininterrompue des hommages plus de quatre fois séculaires offerts à Notre-Dame d'Etang; et ici permettez-moi une réflexion.

On a dit que le temps des pèlerinages était passé; certes, s'il en était ainsi, nous serions grandement à plaindre, car cela signifierait, ou bien que Jésus-Christ et sa sainte Mère ont cessé de choisir certains lieux pour y prodiguer des faveurs plus abondantes et plus appropriées aux besoins de ceux qui les sollicitent, ou bien que les âmes affadies ne savent plus les y aller demander.

Le ciel et la France ont répondu à ce défi; un tressaillement subit des âmes, une fièvre de réparation et de prières, un élan de supplications, une sorte d'électricité de la foi et de l'amour se sont emparés

de la France entière et de la Bourgogne en particulier. Vous êtes allés à la Salette, vous êtes allés à Lourdes, vous êtes allés à Paray-le-Monial, vous y retournerez.

Vous voici à Notre-Dame d'Etang, et cette démarche n'est point la dernière étape de vos pérégrinations patriotiques. Vous êtes venus, vous irez, vous reviendrez, malgré les injures grossières et les lâches menaces des hommes qui, se faisant, sans le savoir sans doute, les alliés les plus sûrs de nos ennemis, voudraient achever de détruire l'unique force qui entoure notre nom d'un reste de respect, notre foi religieuse, dernier soutien de notre édifice social penchant sur sa ruine, dernier espoir de notre nationalité menacée de déchéance. En attendant, ils nous montrent comment ils entendent la liberté : nous pardonnerons les insultes, nous prions pour les insulteurs.

Mais les souvenirs que notre présence évoque en ces lieux ne blessent-ils pas nos cœurs par l'excès même de la gloire qu'ils rappellent ?

C'est ici que Condé victorieux, Condé, le héros qui savait fléchir le genou sur le champ de bataille, ombrageait les pèlerins sous ses étendards glorieux entourés des drapeaux enlevés aux ennemis de la France dans les journées à jamais mémorables de Rocroi, de Fribourg, de Nordlingue et de Lens.

Aujourd'hui, mes Frères, nous n'avons pas de trophées à déposer autour de la statue de Marie ; elle

voit à ses pieds la France mutilée, et, parmi cette foule, des cœurs qui ne sont demeurés français qu'en s'exilant de leurs foyers asservis; nos aigles enchaînées sont captives dans les arsenaux de Berlin, et nous n'avons plus même de drapeau qui nous réunisse.

Que nous reste-t-il donc? Nos bannières marquées au chiffre de Marie et ornées de l'emblème du Cœur de Jésus. Voilà les seuls étendards qui puissent encore nous grouper dans une confiance commune et dans un commun dévouement.

Eh bien, mes Frères, nous les présenterons à la bénédiction de Marie. Plus que jamais en ce moment, elle doit se sentir notre Reine; plus que jamais en ce moment, son Fils doit se reconnaître comme notre Roi, puisque seuls le Cœur de Jésus et le nom de Marie possèdent encore la puissance de nous rallier.

C'est à ces signes sacrés que le Pontife souverain a lui-même attaché toutes ses espérances : « L'Eglise et la société n'ont d'espoir que dans le Sacré Cœur de Jésus; c'est lui qui guérira tous nos maux : cette dévotion doit être le salut du monde. » Telle est l'affirmation sortie récemment de sa bouche. D'autre part, il n'est presque aucun de ses actes publics que Pie IX n'ait inauguré par l'invocation solennelle de la Vierge Immaculée. Ce double secours lui présage une victoire certaine. Que peut contre cette conviction le triomphe passager de ses ennemis? Jamais le drapeau de la Papauté n'est plus près de se relever

trionphant, que quand il paraît abimé dans la poussière. Par quel dessein la Providence a-t-elle prolongé au delà des limites ordinaires de la vie des Pontifes, la verte vieillesse de Pie IX, sinon pour faire briller à ses yeux le salut que sa prière invoque chaque jour?

J'en nourris dans mon cœur l'invincible espoir, l'heure approche où nous saluerons Pie IX debout sur son trône relevé au sein de Rome redevenue libre, et, à ses côtés, la France remise en possession de l'intégrité de sa puissance, remontée au rang de peuple aîné de la chrétienté. Nous venons prendre aujourd'hui auprès de Notre-Dame d'Etang le gage de ce double triomphe. Des journées comme celle-ci en avancent beaucoup la réalisation. Alors, mes Frères, nous confondrons dans un même chant de victoire l'Eglise et la France; nous unirons dans notre reconnaissance le Cœur de Jésus et Notre-Dame d'Etang!

Après ce discours, M. le Vicaire-général bénit l'assemblée avec la statue miraculeuse, et la procession se remet avec ordre en marche pour descendre la montagne et se rendre à l'église paroissiale.

Celle-ci était remplie déjà de nouveaux arrivés, et ses abords envahis. C'est à grande peine que le clergé y peut pénétrer.

Monseigneur Rivez, malgré ses fatigues et

ses longues années, avait interrompu sa tournée de confirmation; il avait voulu, en ce jour, s'agenouiller aux pieds de Notre-Dame d'Etang, à la tête de son clergé et de l'élite de son diocèse, afin de lui recommander l'Eglise et la France, dont les destinées sont si étroitement unies et qui tiennent une si large place dans son cœur d'évêque et de Français.

M. le Curé va processionnellement, avec le dais, le chercher au presbytère; et, à la porte de l'église, il lui adresse les paroles suivantes :

MONSEIGNEUR,

Votre voix a fait un pieux appel aux fidèles confiés à vos soins paternels pour les convier au pèlerinage de Notre-Dame d'Etang. Aussitôt, de tous les points de votre diocèse, sont accourus autour de Votre Grandeur prêtres et fidèles en nombre immense, animés d'une même pensée et d'une même espérance.

Quand il s'agit du triomphe de l'Eglise et du salut de la France, les catholiques sont toujours, comme les héros de Patay, aux premiers rangs. Leurs supplications s'élèvent ardentes vers le ciel, comme un témoignage éclatant de leur foi et de leur patriotisme.

Au milieu des abaissements de notre âge, c'est tout

à la fois un imposant et un consolant spectacle de voir la grande famille catholique accourir intrépidement aux sanctuaires vénérés de la sainte Mère de Jésus, fouler aux pieds le respect humain, les menaces et les insultes, comme aux premiers siècles du christianisme, afin d'implorer dans la liberté de leur âme les bénédictions du ciel.

Cet élan incontesté de la foi, Monseigneur, remplit d'espérance l'âme de Votre Grandeur et du clergé. La passion du grand martyr du Vatican, les prières plus ferventes qu'elle fait monter vers le ciel, comme aux jours de saint Pierre dans la prison de Jérusalem, toucheront la sainte Victime du Calvaire et fléchiront la justice divine. L'Eglise a donc le droit d'espérer des jours meilleurs.

Votre diocèse, représenté tout entier aux pieds de Notre-Dame d'Etang, va unir aux vôtres ses supplications et ses vœux. Présentés par la Vierge puissante, vénérée en ces lieux, ils obtiendront les prodiges qui ont consolé nos pères et hâteront le temps des miséricordes.

Votre présence, Monseigneur, inonde mon cœur de bonheur.

Puissent vos bénédictions raviver la foi de mes paroissiens, soutenir le courage de votre clergé si désireux du salut des âmes, faire descendre les grâces de salut sur votre diocèse tout entier, et consoler dans sa captivité l'illustre et saint Pontife Pie IX, notre modèle à tous, qui a voulu être présent à cette fête

diocésaine par les nombreuses faveurs spirituelles qu'il a daigné accorder à votre demande.

Monseigneur a répondu en remerciant M. le Curé de Velars d'être si bien entré dans sa pensée, et d'avoir ainsi compris les ardents désirs de son cœur d'évêque et de père. Puis, au chant du *Benedictus*, il s'est avancé vers l'autel. Il était onze heures trois quarts.

La messe pontificale a été chantée par une partie de la société de musique religieuse de M. Ch. Poisot, à laquelle s'étaient joints les élèves de la Maîtrise de la cathédrale.

M. Ch. Poisot tenait l'orgue, M. l'abbé Schwach dirigeait l'exécution.

Les solis ont été chantés par M^{lles} Lombart et Tramoy, et par MM. Baubis et Pallegoix.

Quoique exécutée dans des conditions peu favorables, cette messe, empruntée à divers auteurs, a produit un grand effet.

Monseigneur était saisi par la grandeur de la pensée qui planait sur cette fête et par la vue de cette foule immense accourue à son appel. Deux fois pendant le Saint Sacrifice, l'émotion avait intercepté sa voix si pleine, si sonore, que les ans n'ont pu amoindrir.

Avant de donner la bénédiction, Sa Gran-

deur, cédant à l'élan de son cœur et de sa joie, a adressé à l'assemblée l'allocution que nous reproduisons presque textuellement.

Je ne puis me séparer de cette foule nombreuse de mes pieux fidèles accourus à ce sanctuaire béni, sans lui dire la joie, le bonheur dont mon cœur est rempli. L'émotion que j'ai ressentie pendant tout le Saint Sacrifice, vous a déjà fait comprendre ce qui se passait dans mon âme, les impressions vives qui la dominaient. Il a suffi d'un mot de votre Evêque, de Celui qui depuis trente-cinq ans est votre pasteur et votre père, pour vous amener au pied de cette montagne, implorer l'assistance de cette Vierge bénie en qui vos pères avaient mis leur confiance, qu'ils ont implorée eux-mêmes si souvent, et, il faut le dire, par laquelle aussi, tant de fois, ils furent comblés de grâces et de bienfaits.

Notre-Dame d'Etang n'a jamais été visitée par un concours de pèlerins aussi nombreux que celui dont nous sommes les heureux témoins aujourd'hui. Elle sera donc plus propice, plus favorable que jamais à nos prières, à nos vœux. Confiants en sa puissance, adressons-nous donc à Marie, qui peut tout sur le cœur de Jésus. Prions-la de conserver à nos cœurs la grâce de son divin Fils; d'être notre guide; de nous conduire comme par la main, dans les sentiers ardu du pèlerinage de cette vie, afin qu'un jour nous arrivions à cette béatitude éternelle pour laquelle nous

avons été créés. Prions-la d'être notre force, notre soutien dans l'accomplissement des devoirs et des obligations de la vie chrétienne; car tout est là, et ce n'est qu'à cette condition que nous pourrons atteindre cette fin pour laquelle Dieu nous a faits.

Et puis si nous jetons les regards autour de nous, ne voyons-nous pas qu'il faut, et par nos prières et par nos exemples, concourir à la régénération de cette pauvre France malade, meurtrie, humiliée! Cette nation chérie, tant qu'elle a été fidèle, a marché à la tête des peuples. Mais méconnaissant sa propre histoire, elle a cru pouvoir, en se passant de Dieu, conserver son rang dans le monde; hélas! elle a été cruellement déçue dans son présomptueux espoir, et la main irritée du souverain Maître lui a fait sentir qu'elle ne pouvait rien sans lui. Elle est tombée! Se relèvera-t-elle. Si nous n'avions pour rassurer nos patriotiques espérances que les éléments de vie fournis par l'habileté humaine, l'avenir serait plus qu'incertain, et nous pourrions croire à la consommation de sa ruine.

Sursum corda, en haut les cœurs! Notre espoir est en Dieu par Marie! grâce à sa puissante intercession, notre chère patrie se repentira de ses fautes et son salut lui viendra des cœurs de Jésus et de Marie.

Il faut prier ces deux cœurs si étroitement unis; il faut expier les prévarications passées revenir à l'accomplissement des devoirs de la vie chrétienne, et nous verrons le bras du Fils désarmé par les suppli-

cations de la Mère. Jetons-nous aux pieds de Marie, de Notre-Dame d'Etang qui a toujours protégé vos pères; et présentés par Elle à Jésus son divin Fils, nous retrouverons la véritable voie du salut et pour ce monde et pour l'autre. C'est ce que, de toute l'ardeur de mon âme, je demande à Notre Seigneur Jésus-Christ en vous bénissant.



La messe est achevée; la foule se retire, des groupes se forment sur les bords du canal, dans les prés qui avoisinent l'église, surtout dans le grand et beau parc du château où M. Morelet, maire de Velars, s'était empressé d'offrir la plus large et la plus gracieuse hospitalité à tous les pèlerins. Là, sous chaque arbre, à l'ombre des bosquets, sur les vastes pelouses, sont assis les familles, les amis réunis, prenant joyeusement et sans bruit un repas auquel les courses du matin et l'heure avancée donnait un charme particulier. Ces milliers de groupes assis au milieu de bouquets de verdure offraient un aspect animé et pittoresque qui était loin d'être sans charmes.



A deux heures et demie, tous les fidèles qui ont pu y pénétrer, se rassemblaient de nou-

veau à l'église pour y vénérer l'image miraculeuse, à laquelle chacun s'empressait de faire toucher médailles et chapelets.

A trois heures et demie, pèlerins et bannières sont réunis dans le pré voisin où avait été élevée une tribune ornée de fleurs et de feuillages.

M. l'abbé Besson, l'éloquent supérieur du collège catholique de Besançon, déjà si connu et apprécié à Dijon, retrace à grands traits l'histoire toute palpitante de Notre-Dame d'Etang et dans le passé et dans les réalités vivantes qui sont sous ses yeux. Voici son discours entier :

Unde hoc mihi ut veniat mater Domini mei ad me?

Qui suis-je et qu'ai-je fait pour que la mère de mon Dieu vienne me visiter? Luc, 1.

MONSEIGNEUR, (1)

Ce fut le cri d'étonnement et d'admiration qui partit des lèvres d'Elisabeth, animées par le Saint-Esprit, à la vue de Marie qui lui rendait visite. Marie avait conçu et elle portait dans son sein le Fils de Dieu. Un rayon d'en haut pénétra l'âme d'Elisabeth, et lui révéla la grandeur des personnages qui venaient de

(1) Mgr Rivet, évêque de Dijon.

gravir la montagne et d'entrer dans sa maison. Elle salua du même coup Marie mère de Jésus et Jésus fils de Marie. Elle est le dernier prophète de l'ancienne loi ; elle est, dans la loi nouvelle, le premier évangéliste qui ait publié, le premier théologien qui ait formulé le dogme de la divinité de Jésus-Christ et de la maternité de Marie : « Qui suis-je et qu'ai-je fait pour que la mère de mon Dieu vienne me visiter, *Unde hoc mihi ut veniat mater Domini mei ad me ?* »

Cette visite, ces paroles, toute cette scène évangélique trouvent dans la fête de ce jour une application solennelle. Voici les montagnes où Marie est venue portant Jésus dans ses bras comme elle alla autrefois dans les montagnes de la Judée portant Jésus dans ses entrailles. Voici le peuple qui s'étonne, qui admire et qui s'écrie, comme autrefois Elisabeth à l'aspect de la sainte Vierge : « D'où me vient tant d'honneur et de joie, et pourquoi la Mère de mon Dieu daigne-t-elle me rendre visite ? »

Marie est venue dans vos montagnes, et vous venez saluer Marie. Ces deux faits sont incontes- tables, et c'est le second qui atteste et qui confirme le premier. Essayons de rappeler toute cette tradition, après votre pasteur dont l'érudition égale le zèle, et qui a composé sur Notre-Dame d'Etang un livre si plein d'intérêt (1). Mais l'histoire de Notre-Dame d'Etang n'est pas finie, et vous y ajoutez aujourd'hui une page plus

(1) *Histoire de Notre-Dame d'Etang*, par M. l'abbé Javelle, curé de Velars.

belle encore que toutes les précédentes. C'est aujourd'hui plus que jamais que vous allez comprendre et reconnaître la visite de Marie dans vos montagnes; aujourd'hui plus que jamais que venant après toutes les illustrations des derniers siècles, pèlerins de cette année de grâce, vous venez voir, bénir, invoquer Marie comme la Mère de votre Dieu : *Unde hoc mihi ut veniat mater Domini mei ad me?*

I.

Marie est venue dans vos montagnes, tenant son fils dans ses bras et appuyé sur son sein. La vénérable image qui la représente appartient à l'antiquité la plus reculée par son style et par ses couleurs, mais c'est au commencement des temps modernes, le 2 juin 1435, qu'elle se découvre aux yeux par un prodige, et qu'elle commence à prouver sa puissance par ses miracles. C'était le siècle des grandes découvertes et des grandes inventions; c'était l'année même où l'imprimerie allait changer la face du monde. Eh bien! je n'hésite pas à déclarer que la découverte de Notre-Dame d'Etang fut pour cette contrée un bienfait mille fois plus précieux que l'invention de l'imprimerie; car elle n'a servi qu'à l'honneur de Dieu, de Jésus-Christ et de l'Eglise, elle n'a tourné qu'au profit de votre province et de l'humanité.

Marie est venue dans ces lieux un siècle avant la Réforme pour veiller sur le trésor de votre foi, et affermir vos ancêtres dans le respect, l'amour et la pratique du Catholicisme. Partout où elle avait re-

nouvelé par des miracles la dévotion de ses enfants, l'hérésie les a trouvés fermes et intraitables. Or, il entrait dans les desseins de Dieu de rattacher la Bourgogne à la France dès la fin du XV^e siècle pour se faire de cette province une sentinelle avancée contre l'hérésie. C'est pour cela qu'il a envoyé sa Mère se préparer un modeste asile, signaler sa puissance par des faveurs de tout genre, devenir également chère à la ville et aux campagnes et maintenir tout le pays dans l'unité catholique. Notre-Dame d'Etang a une chapelle à la montagne, mais l'église de Saint-Bénigne lui en bâtit une autre, et la supplie d'y venir faire quelque séjour. Au plus fort des guerres de religion, quand le Languedoc succombe, quand l'Aunis, la Saintonge et le Poitou donnent à l'erreur protestante des gages éclatants, quand Paris, Bourges, Orléans, toutes les villes de renom se sont laissées infecter par le venin de l'hérésie, Dijon garde presque seul une assiette tranquille. Le président Brulart déclare, au nom des Etats, que la Bourgogne doit être provoquée et aiguillonnée entre toutes les autres pour le salut de la religion, parce que c'est d'elle qu'est sortie sainte Clotilde, et par sainte Clotilde, le salut et la conversion de la France. Sur ce discours, on jure de vivre et de mourir pour la foi catholique. Notre-Dame d'Etang est invoquée par tout le peuple ; elle vient, elle entre à Dijon comme une reine triomphante ! On se rassure en la voyant, on se félicite à ses pieds de la délivrance du

duc de Guise; on demande à Dieu la conversion du roi de Navarre, par l'intercession de Notre-Dame d'Etang; on l'obtient à force de prières, et ce n'est qu'après avoir vu Henri IV professer la foi de saint Louis, la paix établie, le bienfait de la vraie religion assuré à tout le monde par l'exemple du prince, que Dijon ramène processionnellement la sainte image dans le sanctuaire de la montagne.

Marie a continué d'habiter au milieu de vous pour vous protéger contre la guerre comme elle vous avait protégés contre l'hérésie. C'était au commencement de l'automne de 1636, dans la dernière période de cette lutte fameuse où la politique de Richelieu triompha, après trente ans, de l'orgueil de la maison d'Autriche et assura à la France la prépondérance dans les affaires. Quatre-vingt mille ennemis s'étaient répandus dans la plaine sous le commandement de Galas, l'incendie promenait partout ses ravages, Saint-Jean-de-Losne était bloqué, Dijon était sans défense et sans ressources, tout semblait perdu. Non, il vous reste Notre-Dame d'Etang, et le courage se ranime. La sainte image est apportée à Dijon, elle veille presque seule au salut de la place; elle veille, c'est assez. Ce que les hommes ne sauraient faire, les éléments le font au signal de Marie. Le Doubs se déborde, la Saône promène dans toute la plaine ses eaux vengeresses, l'ennemi se retire, il faut fuir: Dieu le veut, Notre-Dame d'Etang le demande.

Aussi propice dans la guerre civile que dans la

guerre étrangère, elle obtiendra encore une fois la délivrance de Dijon. Elle viendra pendant les troubles de la Fronde qui désolent la cité. Elle fera capituler le château, où une minorité turbulente et factieuse menace de livrer Dijon au pillage. Elle rendra la paix aux citoyens, les factions s'apaisent, les haines s'oublient, et il n'y a plus qu'un vainqueur, ce vainqueur, c'est Notre-Dame d'Etang; il n'y a plus qu'un triomphe, c'est la pompe de la procession générale qui la ramène à la montagne, avec les acclamations de la reconnaissance publique.

Marie continua d'habiter parmi vous, c'est pourquoi la peste et la famine ne tiendront pas plus devant elle que la guerre et l'hérésie. Quand au commencement du XVII^e siècle une cruelle maladie sévit en Bourgogne et que les secours de l'art sont reconnus impuissants, à qui recourt la cité pour mettre fin aux ravages du fléau? à Notre-Dame d'Etang. Quand le ciel est sans chaleur ou sans rosée, quand les espérances du laboureur semblent trahies et que celles du vigneron commencent à fléchir, à qui le Conseil de la cité demande-t-il, selon le besoin, ou la pluie ou le soleil? encore à Notre-Dame d'Etang. La jeune fille éperdue tremble pour son innocence et la mère pour la santé de sa fille, à qui s'adresse l'innocence éplorée ou la maternité au désespoir? toujours à Notre-Dame d'Etang. Faut-il des miracles pour rendre la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, aux paralytiques l'usage de leurs membres? Notre-Dame

d'Etang demande et obtient que les aveugles voient, que les sourds entendent et que les boiteux marchent. Vos archives l'attestent, vos historiens le disent, toute la province le proclame, Notre-Dame d'Etang est toujours là. Marie est venue sur la montagne, elle continue d'y habiter, elle continue de faire sentir son pouvoir au monde par des bienfaits, elle a fait chez vous élection de domicile et la Révolution ne l'en chassera pas.

Que dis-je, c'est vous qui l'y avez retenue et je vous en félicite avec l'histoire, au nom de toute la province. La Révolution a détruit l'église des Minimes, dispersé les ex-voto, foulé aux pieds les béquilles dont les boiteux guéris avaient formé une auréole autour de la tête de Marie, mis aux enchères ces tableaux, ces riches broderies, ces robes de prix, monuments d'une piété trois fois séculaire; mais quand il s'agit de la statue miraculeuse, on en sent la valeur et on s'en dispute la possession. Ailleurs on brise les saintes images, ailleurs on les cache, ailleurs on les profane, mais ici deux paroisses voisines font valoir leurs droits à retenir chacune chez elles Notre-Dame d'Etang : Plombières et Velars écrivent, plaident, disputent avec chaleur. Velars l'emporte, Velars garde la sainte image et l'expose sur les autels en pleine Révolution, en pleine Terreur, aux hommages de toute la contrée. O prodige! Jésus n'a plus d'autel et Marie conserve le sien. Je me trompe : Marie demeure assise sur la montagne, son fils dans ses bras, les

yeux tournés vers les temples qui se ferment. Elle y demeura dix ans, attendant que la Bourgogne, sa fille chérie, revint à elle et à l'Eglise, mais recevant pour Jésus les hommages secrets de toute la province et lui montrant ceux qui en passant aux pieds de la montagne la saluaient encore du cœur, du regard et de la main. Quand une province a un tel pèlerinage et de tels souvenirs, Jésus n'en est point exilé, Jésus garde sur cette montagne un autel que les bras des tyrans ne renverseront jamais, cet autel durera autant que la nature et autant que le monde. Marie est toujours là.

Si j'en pouvais douter, ce siècle en offrirait la preuve. La confrérie se restaure, l'église de Velars se rebâtit avec une élégance et une richesse digne de la souveraine qui l'habite, les lieux sanctifiés par la présence de Marie sont signalés aux générations nouvelles. Les évêques de Dijon confirment au pèlerinage toutes les grâces accordées par les évêques de Langres; Pie IX ajoute encore aux indulgences d'Urban VIII; il n'y a point d'année où quelque trait de foi ne vienne réveiller le long de ces pentes abruptes la poussière de vos ancêtres, point de jour où Marie ne vous fasse sentir sa bonté, point de cœur vraiment chrétien qui ne le reconnaisse, ne le dise et ne le proclame : Marie est toujours là !

II.

Voilà le sanctuaire, voici les pèlerins. L'abbé de Saint-Bénigne ouvre la marche et fonde une communauté de Minimes pour desservir Notre-Dame

d'Etang. Les évêques s'y rendent pour appeler, dès le début, sur leur ministère, l'abondance et la plénitude des miséricordes éternelles. Le Conseil de ville de Dijon s'y est fait cent fois l'interprète de la reconnaissance de la cité. Le Parlement y a prié par la voix si haute et si noble de ces vieux magistrats qui font tant d'honneur à la Bourgogne, et les Etats y ont apporté des présents royaux, tels qu'il convient à la munificence d'une grande province de les déposer sur les autels.

Les pèlerins viendront ici de plus loin et de plus haut encore. C'est Condé qu'on peut appeler le tapisier de Notre-Dame d'Etang au même titre qu'on a appelé Luxembourg le tapisier de Notre-Dame de Paris. Condé a tapissé ce sanctuaire avec les drapeaux de Rocroy, de Fribourg, de Nordlingue et de Lens, et je ne m'étonne pas que Louis XIV ait grandi à l'ombre de ces lauriers, puisque le regard de Notre-Dame d'Etang s'était arrêté sur eux. Mais Louis XIV est né du vœu d'Anne d'Autriche à Notre-Dame d'Etang ; Louis XIV a gravi en personne ces pentes abruptes ; et quand il entreprend pour la seconde fois la conquête de la Franche-Comté, c'est ici qu'il fait bénir ses espérances et ses armes. Le 20 mai 1674, pendant qu'il achevait le rude siège de Besançon, la reine, le dauphin, les ministres, les principaux évêques du royaume accomplissaient à son intention le pèlerinage de ces saintes montagnes, et méritaient pour le jeune et fier monarque le compliment que

notre archevêque Antoine-Pierre de Grammont lui faisait au seuil de sa cathédrale : « Pendant que nous succombions sous l'effort de vos armes, nous admirions vos vertus. Maintenant nous allons rendre grâces à Dieu de ce que, s'il nous a destinés à vivre sous le sceptre de votre majesté, il nous a donnés au plus grand des rois. » Et moi, pèlerin inconnu de cette province voisine et amie, me voici, après deux cents ans presque écoulés sous cette glorieuse domination, les yeux et les mains tournés vers Notre-Dame d'Etang, pour lui dire au nom de la Comté, qui ne me démentira pas : « Puisque c'est vous, ô Marie, qui nous avez donnés au plus grand des rois, faites que nous demeurions à la France, maintenant que la France est la plus éprouvée de toutes les nations. Gardez, ô Notre-Dame d'Etang, gardez toujours la Franche-Comté à la France ! »

L'éloquence a fleuri sous le regard de Notre-Dame d'Etang. Témoin Bossuet qui, encore enfermé dans le sein de sa mère, a visité ce sanctuaire et dont la grande âme a commencé à remuer devant ces autels comme celle de saint Jean-Baptiste avait remué et tressailli dans les entrailles de sainte Elisabeth, à la vue de Marie portant Jésus dans son sein. Ah ! je ne m'étonne plus qu'ainsi béni et consacré en quelque sorte avant sa naissance, Bossuet ait rempli de sa voix majestueuse les villes, les cours, tout le siècle, toute l'histoire, toute l'Eglise, et que cette voix, partie de ces lieux sanctifiés par tant de merveilles, domine encore la postérité tout entière.

La sainteté a tressailli de joie et d'amour en montant le long de ces sentiers pleins de grâce. Témoin saint François de Sales qui, après avoir gravi les flancs de la montagne, déclare reconnaître aux mouvements de son cœur qu'il est dans la maison de sa mère et que sa mère sera inexcusable, si elle ne le soulage et ne lui donne secours (1). Témoin sainte Jeanne de Chantal qui a partagé avec saint François de Sales les fatigues, la consolation et la gloire de ce pèlerinage et qui est redescendue de la montagne en méditant avec lui l'établissement de la Visitation. O François, ô Chantal, ô saints qui avez été l'un et l'autre si français par la langue et par le cœur, non, je ne peux pas évoquer sans émotion votre souvenir dans ces lieux que vous avez connus et visités. Regardez-les du haut du ciel, tout ce que vous méditez ensemble a été établi, tout ce que vous avez établi fleurit encore, et la bénédiction obtenue ici par l'intercession de Notre-Dame d'Etang, repose encore en Savoie comme en Bourgogne, à Dijon comme à Paray, sur tous les cloîtres que vous avez fondés.

Avec la gloire, l'éloquence, la sainteté, on a vu dans ces lieux le péché cesser, la maladie décroître, la douleur disparaître. Témoins, à défaut de noms, ces symboles de tous genres, ces pendants d'oreilles, ces cœurs d'or, d'argent ou de plomb, ces tableaux votifs, ces vases sacrés, ces étoffes précieuses, ces

(1) *Histoire de sainte Chantal*, par M. l'abbé Bougaud.

robes de brocard ou de velours, ces lampes entretenues devant le sanctuaire, ces champs et ces vignes légués à la sainte Vierge avec l'impression d'une foi profonde, l'espérance d'une grâce à obtenir ou le souvenir de quelque bienfait.

Tels furent les pèlerins des siècles passés. Tels sont ceux du siècle présent, avec je ne sais quoi de plus détaché et de plus parfait encore. Vos magistrats ne vous amènent plus, en grande pompe, aux pieds de Notre-Dame d'Etang, mais vous y venez pour demander la foi, l'espérance, l'amour de Dieu, toutes les vertus qui sont nécessaires à la patrie et à la famille. C'est pour vos esprits que vous implorez les rayons du soleil de justice; c'est pour vos cœurs desséchés que vous sentez le besoin de la rosée du ciel; c'est aux passions, aux préjugés, au siècle qu'il faut résister dans la lutte à outrance engagée entre le ciel et l'enfer. L'ennemi qui vous menace, c'est le démon; guerre au démon sous les auspices de Notre-Dame d'Etang!

Ne doutez pas de la victoire, car il vous est permis d'engager le combat. Rappelez-vous ce que vous êtes et ce que vous avez fait pour que la Mère de Dieu vienne vous visiter. Ce que vous êtes! vous êtes le peuple de saint Bénigne, et saint Bénigne a obtenu pour la Bourgogne cette statue miraculeuse, ce sanctuaire béni, ce pèlerinage national, voulant par là vous élever entre les nations les plus favorisées de la chrétienté, venir perpétuellement à votre secours, et

vous faire goûter aux pieds de la Mère le nom, la loi et la grâce du Fils. Ce que vous êtes ! Ah ! vous êtes le peuple pour qui Clotilde prie particulièrement dans le ciel et pour qui elle a obtenu que ni le schisme, ni l'hérésie n'altèrent en vous la foi de Clovis et que vous demeuriez tous de fidèles clients de Jésus et de Marie dans le sein de l'Eglise catholique, apostolique et romaine. Ce que vous êtes ! Ah ! vous êtes une nation facile au péché, mais prompte au retour, vive, généreuse, dévouée, où l'imagination entend, où l'esprit devine, où le cœur se prend et se donne, où les missionnaires se forment et deviennent des martyrs. Voilà ce que vous êtes et voilà pourquoi il ne vous en coûte rien de venir saluer Marie. Au douzième siècle vos ancêtres étaient des croisés ; au dix-neuvième vous êtes des pèlerins. Les pèlerins sont les croisés de notre siècle. Pour être pèlerin comme pour être croisé il faut de la foi, de l'honneur, du courage et parfois de l'audace. La sainte témérité sied au caractère bourguignon. Gloire aux pèlerins de la Bourgogne et gloire à Notre-Dame d'Etang !

Qu'avez-vous fait pour que la Mère de votre Dieu vienne vous visiter ? Vous l'avez honorée et bénie dans les plus beaux siècles de notre histoire, vous l'avez sauvée dans les jours de la Révolution, vous l'acclamez comme votre patronne et votre mère, dans les jours d'épreuve que nous traversons : que faut-il de plus pour toucher le cœur d'une mère ? Les hommages de ses fils la trouvent toujours sensible. Plu-

sieurs l'ont oubliée et méconnue; une mère ne s'en étonne pas et elle se tient à la portée de l'enfant qui la maltraite pour lui accorder plus tôt son pardon. Pécheurs qui m'entendez, vous avez gardé ce caractère loyal, généreux, entraînant, qui signale les fils prodigues, mais jamais les fils ingrats. J'en atteste cette assemblée. Marie y voit peut-être des prodigues, elle n'y trouve pas un ingrat! gloire aux pèlerins de la Bourgogne! gloire à Notre-Dame d'Etang!

Comme elle était faite pour reflleurir dans les jours si inattendus des nouveaux pèlerinages français, votre montagne où les traditions sont encore si vives et où tant de pèlerins illustres ont laissé l'empreinte de leur nom et de leur grandeur! Votre évêque a fait un signe et tout le diocèse accourt aux pieds de Notre-Dame d'Etang. Vous voilà plus nombreux et plus pressés que ne furent vos ancêtres autour de saint Bernard. Quel mouvement! quel réveil! quelle espérance pour l'avenir! Ce mouvement n'a été ni commandé, ni préparé, ni attendu. Un mot a suffi, mais un de ces mots que l'Esprit-Saint prend quelquefois sur les lèvres d'un évêque et qui font en quelques heures le tour d'une province : « Je serai au pèlerinage de Notre-Dame d'Etang, venez prier avec moi. » Ils viennent, ils prient, ils s'humilient, ils apportent à leur premier pasteur des consolations inespérées. Que d'évêques ont semé dans les larmes et n'ont pas moissonné dans la joie! mais vous, Monseigneur, après les laborieuses semailles d'un épiscopat qui

dure depuis trente-cinq ans, quelles gerbes d'allégresse et de joie ! hier, je félicitais le nouvel évêque d'Autun d'inaugurer par les pèlerinages de Paray l'histoire de son administration, et voilà qu'aujourd'hui, à l'autre extrémité de la Bourgogne, le même spectacle éclate autour d'un saint et courageux athlète de Jésus-Christ ; dix-huit mille pèlerins forment autour de ses cheveux blancs la plus belle couronne que sa paternité ait pu jamais rêver. Gloire aux pèlerins de la Bourgogne ! gloire à Notre-Dame d'Etang !

O Marie ! c'est d'ici que nos yeux s'élèvent, avec l'expression de la foi la plus complète, de l'Eglise de Dijon vers l'Eglise mère et maîtresse, du siège de saint Bénigne au siège de saint Pierre. Soyez propice à Pie IX et faites sentir au monde par de nouveaux bienfaits l'infailibilité de sa sagesse. Secourez-le, délivrez-le, glorifiez-le, achevez d'humilier les ennemis de la sainte Eglise, pour achever de les convertir et de les sauver. Soyez propice à la France qui vous implore comme sa mère et sa patronne ; à ce clergé qui vous honore comme son modèle ; à ce séminaire de Plombières qui croît et qui fleurit à vos pieds pour votre plus grande gloire et pour le recrutement du sanctuaire ; à cette noble cité de Dijon dont vous avez été proclamée tant de fois la libératrice ; à toute cette province qui vous est si chère et que vous avez gardée tout entière dans l'héritage de la véritable Eglise. Nous sortons de ce pèlerinage de

Paray où cent mille voix chantent depuis un mois le Cœur de votre Fils. S'il reste encore quelques rebelles, nous nous retournerons pour obtenir leur grâce vers le Cœur de la Mère. Cœur sacré de Jésus, ayez pitié de nous ! Cœur immaculé de Marie, priez pour nous ! Sauvez-nous, ô Notre-Dame d'Etang, en jetant Rome et la France dans les bras de Jésus. Sauvez-nous, ô Jésus, en nous ouvrant votre Cœur. Des bras de la Mère au Cœur du Fils il n'y a qu'un mouvement. Du Cœur du Fils au paradis il n'y a que la mort à attendre, mais il n'y a plus même un pas à faire. Ce Cœur, ici-bas c'est l'asile, au Ciel c'est le temple. Ici-bas c'est la grâce, au Ciel c'est la gloire. Ce Cœur, c'est Jésus avec Marie, ici-bas comme au Ciel, nous ouvrant leurs bras pour ne faire qu'une seule vie, un seul battement, un seul amour ! Ainsi soit-il !

La parole ardente, animée, soutenue d'un geste expressif, s'était emparée tout d'abord de l'immense auditoire, debout, attentif, subjugué et visiblement ému, qui éclata en applaudissements bien vite réprimés.

A son tour, Monseigneur se lève sur l'estrade, un rayonnement de bonheur illumine sa figure vénérable ; un silence profond s'établit, et d'une voix puissante et chaleureuse il adresse de nouveau la parole à la foule respectueuse :

MES CHERS ENFANTS,

Je ne puis m'empêcher, après les éloquentes paroles que vous venez d'entendre, de vous dire encore quelques mots.

Vous avez marché sur les traces de vos pères. Vous êtes venus en grand nombre prier Notre-Dame d'Étang, lui confier vos intérêts les plus chers : oh ! mes chers Enfants, que cette journée est consolante pour moi ! Je ne crois pas, pendant le cours de mon long épiscopat, avoir jamais été témoin d'une pareille manifestation de votre foi et des sentiments chrétiens qui vous animent. Que Dieu en soit béni ! mille fois béni ! C'est un bonheur immense qu'il m'a réservé pour le terme de ma longue carrière. Je l'en remercie. Je vous remercie aussi, vous, mes chers Enfants, d'avoir si bien répondu à mon appel, d'avoir fait goûter à mon cœur de père une si sainte joie.

L'émotion du prélat gagna la foule qui s'écrie d'une seule voix : Vive Monseigneur.

Ah dites plus tôt, mes chers Enfants, vive Marie ! car c'est Elle, oui c'est Elle qui, dans ces jours bénis, est la source des consolations dont nous avons été comblés ; c'est donc à Elle que doivent s'adresser les acclamations de notre reconnaissance.

La foule s'écrie : Vive Marie !

Nous ne pouvons, dans l'expression de nos sentiments et de notre foi, oublier cette sainte Eglise,

notre mère, qui traverse tant d'épreuves; son chef auguste, vénéré, Pie IX, qui, visiblement soutenu par Celui dont il tient la place, porte avec tant de calme et de sérénité, le poids des années et le fardeau des longues souffrances dont il est abreuvé.

Vive Pie IX !

Ah ! prions Marie d'obtenir de Jésus le triomphe de l'Eglise et pour son auguste Chef le bonheur de voir ce triomphe si désiré.

Quinze mille voix répètent avec enthousiasme : Vive Pie IX !

Prions Marie pour notre chère France, pour notre bien-aimée patrie, afin que purifiée par ses épreuves, régénérée par sa foi, elle redevienne la fille aînée de l'Eglise et reprenne sa place à la tête des nations.

L'assemblée pousse avec ensemble le cri de : Vive la France !

Vous garderez le souvenir de ce beau jour; vous emporterez les saintes impressions qu'a fait naître en vous le spectacle dont vous avez été les auteurs et les témoins, et vous ne quitterez pas ces lieux sans avoir promis à Marie d'être et de demeurer toujours chrétiens. Dites donc à cette bonne Mère : Je veux être chrétien.

Chacun s'écrie : Je veux être chrétien !

Je prends acte de vos paroles, mes chers Enfants, et si la divine Providence permet que l'année pro-

chaine, je me retrouve à cette fête au milieu de vous, j'espère que vous pourrez me redire :

Je suis ce que j'avais promis à Marie, *je suis chrétien!!!*

Cris prolongés de : Vive Monseigneur !

Après la bénédiction des bannières nouvelles et après avoir indulgencié les chapelets, médailles et objets pieux, Monseigneur rentre à l'église pour le salut du Saint-Sacrement; il bénit les fidèles qui se pressent à l'intérieur, et tenant dans ses mains le corps adorable de Notre-Seigneur, sa Grandeur s'avance sur le perron du portail pour faire participer à ce même bienfait ceux, en très grand nombre, qui n'avaient pu pénétrer dans le lieu saint.



Après le *Te Deum* d'action de grâces, M. le Supérieur du Petit-Séminaire vient s'agenouiller sur les degrés du sanctuaire, accompagné de deux élèves, portant sur un coussin en soie blanche deux très beaux cœurs en vermeil, et s'adressant à M. le Curé de Velars :

Daignez recevoir, dit-il, ces cœurs, comme un tri-

but d'hommage à Notre-Dame d'Etang, de la part des maîtres et des élèves du Petit-Séminaire.

M. le Curé répond :

Je déposerai aux pieds de Notre-Dame d'Etang, ces cœurs qui renferment les noms de tous les maîtres et élèves du Petit-Séminaire; ils seront là, non-seulement comme un pieux hommage, mais encore comme une prière qui sollicitera de Celle que nous aimons à appeler *Reine du Clergé*, les grâces de vocation sacerdotale, qui feront plus tard de ces jeunes élèves du sanctuaire, des lampes ardentes et luisantes sur le chandelier de l'Eglise.



Une partie des pèlerins s'empresse de regagner la gare; d'autres, redoutant le pénible encombrement et les longs retards qu'ils avaient subis le matin, au départ des convois, reprennent à pieds le chemin de Dijon. Toutefois, la foule était telle qu'il reste encore un très nombreux auditoire au R. P. Segonzac, des frères-prêcheurs, qui, du haut des marches de l'église, sait faire écouter avec intérêt, après les nombreux exercices et les fatigues de la journée, l'allocution suivante :

MES FRÈRES,

A la fin de cette solennité si touchante, on a voulu vous faire entendre encore une faible voix, comme pour vous dire adieu. Quel sera cet adieu? Il me semble que je ne puis mieux l'exprimer qu'en résumant en quelques mots les sentiments que cette grande manifestation religieuse doit laisser dans vos âmes, comme souvenir et comme bouquet spirituel : sentiment d'abord de consolation, parce qu'aujourd'hui vous avez accompli un grand devoir; et puis sentiment d'espérance, fruit naturel de l'accomplissement de ce devoir.

Oui, mes Frères, nous devons tous, après ce beau jour, nous réjouir vivement dans le Seigneur, parce que nous avons accompli un grand devoir, un devoir essentiel et rigoureux : nous avons prié d'une manière publique, solennelle, populaire.

L'adoration et la prière s'imposent en effet, par la raison et la foi, aux peuples comme aux individus.

Nous devons prier Dieu individuellement, parce que c'est Dieu qui nous a donné la vie et qui nous la conserve; parce que notre âme doit entrer en relations conscientes et lumineuses avec lui dans ses principaux attributs.

Il est le Tout-Puissant, l'Eternel, la source de toute vie et de tout bienfait; notre intelligence le voit ainsi, et elle nous impose de l'adorer et de lui demander ce qui nous manque. Il est bon et souve-

rainement aimable; il est le grand foyer de l'amour : notre cœur en est ému et nous prescrit de l'aimer.

C'est la prière dans son acception large et vraie.

Les peuples doivent prier aussi, et pour les mêmes motifs : c'est Dieu qui leur donne la vie et qui la leur conserve; et l'on peut bien leur appliquer ces magnifiques paroles que Bossuet adressait aux monarques qui les gouvernent : « Celui qui règne dans les « cieux et de qui relèvent tous les empires, à qui seul « appartient la gloire, la majesté et l'indépendance, « est aussi le seul qui se glorifie de faire la loi aux « rois, et de leur donner quand il lui plaît de grandes et de terribles leçons. Soit qu'Il élève les « trônes, soit qu'Il les abaisse, soit qu'Il leur communique sa puissance, soit qu'Il la retire à lui-même et ne leur laisse que leur propre faiblesse, Il « leur apprend leurs devoirs d'une manière souveraine et digne de lui » (1). Oui, c'est Dieu qui, par sa Providence, gouverne les destinées des peuples, qui leur donne la paix et le triomphe, ou bien qui les châtie par la défaite, l'humiliation et la mort.

Les peuples, comme les individus, ont une âme capable de voir ces choses et de les sentir profondément; aussi, comme les individus, les peuples doivent solennellement adorer et prier Dieu!

« O peuple qui ne prie pas, dit le Livre sacré, tu « seras maudit : maudit dans tes cités, maudit dans « tes campagnes, maudit dans les fruits de ton sein,

(1) *Oraison funèbre de la reine d'Angleterre.*

« maudit dans les fruits de tes champs!
« Tu ne jouiras plus de tes enfants, parce qu'ils
« seront emmenés en captivité! L'étranger
« montera au-dessus de toi! Le Seigneur
« enverra contre tes soldats mourant de faim, de
« soif, de nudité, de misère, un ennemi qui fera pe-
« ser sur ta tête un joug de fer, jusqu'à ce qu'il t'ait
« broyé! » (1)

Aussi les peuples, jaloux de conserver leur vie, ont toujours instinctivement prié Dieu, surtout à l'heure des *grands triomphes* ou des *grandes infortunes*. Et le plus grand des peuples, le plus beau des royaumes, l'Eglise du Fils de Dieu, a élevé la prière publique au dernier degré de lumière et de puissance, par son culte et par cette douce communion des saints, qui, dans le ciel, dans le purgatoire et sur la terre, réunit aux pieds de l'Infini toutes les âmes élevées.

Vous tous, mes Frères, pèlerins de Notre-Dame d'Étang, vous avez compris et pratiqué en ce jour ce grand devoir de la prière solennelle et nationale. A l'appel de notre vénérable Evêque, Fils de l'Eglise et Fils de la France, vous êtes venus en masse à ce sanctuaire de Marie, pour adorer et pour prier! . . .

L'Eglise et la France sont dans le deuil! Hélas! quand l'enfant de prédilection se meurt, la mère ne peut que pleurer et souffrir. Il semble qu'en ce

(1) Deutéronome, chap. XXVIII.

temps, la Providence divine nous dise avec plus de force que jamais, combien les destinées de nos deux patries s'unissent vigoureusement sous sa main ! L'Église et la France sont dans les larmes, et rien ici-bas ne peut en tarir la source ! Il nous faut l'aide de Dieu ! Vous l'avez aujourd'hui solennellement implorée ! Vous avez crié : *Salva nos, perimus*, ô Dieu, nous périssons, soyez notre salut ! Réjouissez-vous, Il nous sauvera, et c'est là l'espérance que je veux vous laisser comme le plus doux fruit de cette manifestation.

Cette espérance trouve d'abord sa raison d'être dans la puissance de la prière publique sur le cœur de Dieu. La prière en général est incontestablement toute-puissante dans l'ordre de la religion ou des rapports de l'homme avec son Créateur. Elle est bien l'arche de l'alliance dans laquelle Dieu et l'homme se parlent et se voient. Par la prière, l'homme dilate son âme et la dispose admirablement à recevoir les communications et les grâces de son Dieu. Sous son influence naissent et se développent dans l'âme, la lumière surnaturelle, la reconnaissance, l'humilité, la confiance, l'amour, c'est-à-dire tout ce qui en nous est agréable à Dieu, tout ce qui laisse à son action bienfaisante sur nous, son énergie et sa fécondité. Aussi le divin Maître a-t-il toujours recommandé la prière comme le grand acte de la vie, auquel Dieu veut absolument soumettre ses faveurs.

Mais, mes Frères, si telle est la puissance de la prière en général, que sera-ce de la prière solennelle

et publique qui amène autour du trône de l'Éternel des foules innombrables dans un sentiment commun de foi, d'espérance et d'amour ?

Il en est des cris de l'âme comme des cris qui sortent de notre poitrine : plus sont nombreux ceux qui les poussent, plus est énergique leur retentissement.

S'il est doux de voir et d'entendre une âme priant Dieu ; si ce spectacle fait la joie du ciel et l'orgueil de la terre ; combien il est plus doux et plus consolant de voir et d'entendre des milliers d'âmes, un peuple en masse, à genoux, prier et adorer son créateur ! Et si ce peuple souffre, s'il implore les larmes aux yeux la pitié, la miséricorde, l'amour du tout-puissant, s'il demande humblement pardon de ses crimes, ah ! quelle scène incomparablement sublime ! Qu'est-ce que la majesté de l'Océan et le bruit de ses tempêtes à côté de ces tempêtes mystérieuses que la foi et la charité du Christ agitent par la prière, dans l'âme d'un peuple pour la purifier, pour la rendre digne de l'arc-en-ciel que sa miséricorde lui prépare ! Qu'est-ce qu'une belle journée de printemps avec les parfums de ses fleurs et de ses brises, à côté de cet encens embaumé de la prière, quand de l'âme émue d'un peuple il s'élève vers le ciel en nuages bénis ! O prière publique et nationale, vous êtes ici-bas le plus bel écho des harmonies de la Jérusalem immortelle, vous êtes ici-bas le canal le plus largement ouvert aux flots de ses joies et de ses bénédictions ! Dieu ne

sait rien refuser dans sa puissance et son amour, à l'accent sublime de la prière d'un peuple.

Je viens de vous dire, mes Frères, le premier motif de notre espérance en ce beau jour de fête. Il en est un autre que je ne puis taire, parce qu'il touche de trop près au caractère intime de ce pèlerinage. Nous sommes venus ici prier Dieu par l'intercession de la très sainte Vierge Marie, c'est-à-dire que nous mettons entre ses mains toutes nos prières, afin qu'elle les présente à son divin Fils, embellies et fortifiées par son amour. Quel vase plus pur pouvions-nous choisir pour les recevoir? Quelle voix plus douce pouvions-nous invoquer pour éveiller l'attention de l'éternel? Espérance! Mes Frères, en ce jour Marie a prié et prie avec Nous, Elle est dans ce sanctuaire qui lui est cher, notre astre tutélaire, notre ange médiateur : en lui demandant le salut de l'Eglise et de la France, nous avons fait vibrer dans son âme les cordes les plus délicates et les plus sensibles; Elle est en effet la Reine et la Mère de l'Eglise et de la France, et la France chrétienne ne périra pas parce qu'elle invoque solennellement le nom de Marie. Au lendemain de ses malheurs, elle l'a choisie comme son unique secours; à Lourdes, à Chartres, à La Sallette et dans des sanctuaires moins illustres, des milliers de pèlerins s'agenouillent chaque jour à ses pieds et implorent avec une foi et une charité sans bornes, et aujourd'hui votre piété filiale a fait revivre pour Notre-Dame d'Etang les plus pures gloires de

son passé! A la vue de si grandes choses, c'est avec le sentiment de la plus profonde conviction que je vous laisse comme dernier souvenir de cette fête ce mot si doux : Espérance! Espérance dans la miséricorde de Dieu et l'intercession de Marie! Oui, du haut du ciel Dieu écoutera favorablement l'humble prière de la France chrétienne; Il réduira à néant, par la puissance de son bras, l'orgueil des superbes et des impies qui ont juré sa mort; Il se rappellera son amour et ses promesses; Il le serrera sur son cœur comme un enfant bien-aimé, et tous les peuples émus de sa résurrection, la proclameront hautement grande et bienheureuse!! Et alors la France, comme Marie, en ce jour de la Visitation, louera et glorifiera le Seigneur : *Magnificat anima mea Dominum!!*

O très sainte Vierge, notre Mère, faites que cette espérance devienne bientôt pour nous une douce réalité; nous vous le demandons de tout notre cœur dans ce sanctuaire que vous avez béni à travers les siècles, nous vous le demandons avec l'antique foi de nos pères, et nous vous disons avec eux :

Notre-Dame d'Etang, priez pour nous!!

Cette éloquente allocution terminée, les voitures s'ébranlent sur tous les chemins; la gare s'encombre de voyageurs pour Dijon et les Laumes; les processions de chaque paroisse se reforment sous leurs bannières, on les voit se diriger des deux côtés du vallon et

sur les sentiers des montagnes voisines, donnant un dernier regard et un dernier chant à Notre-Dame d'Etang. Chacun se disait dans son âme : voilà une grande et bonne journée ! et emportait des émotions et des souvenirs qui ne s'oublieront pas.

Environ quinze mille personnes ont pris part à cette fête (1). Le clergé du diocèse y était représenté par deux cent cinquante prêtres ; il s'y trouvait de nombreuses religieuses de diverses communautés. L'ordre le plus parfait n'a cessé de régner (2) ; et ce qui est le propre des pèlerinages religieux, une fraternelle cordialité se manifestait entre gens inconnus les uns aux autres.

Cette belle journée comptera devant Dieu pour le diocèse de Dijon, pour la France et pour l'Eglise ; le vrai souverain du monde ne restera pas sourd à la voix de tout un peuple qui crie vers lui et en appelle de sa justice à sa miséricorde.

Richelieu a dit : « La France n'est jamais

(1) Le voisinage de Dijon avait amené quelques oisifs, dont la figure contrastait avec la foule pieuse ; mais le nombre en était petit, très petit.

(2) Un cri, un seul cri discordant s'est fait entendre, et a provoqué une explosion de foi indignée qui a démontré le véritable esprit de la foule.

plus près de se relever avec éclat, que quand elle a été abaissée et comme réduite à rien. »

Ce mot est encore plus vrai de l'Eglise. Gardons-nous donc de désespérer, ni de l'Eglise, ni de la France.



Tous les jours de l'octave de la Visitation, des prêtres, des familles entières, et des communautés sont venues à Velars, avec une touchante piété, déposer le tribut de leurs prières aux pieds de Notre-Dame d'Etang et unir leurs vœux aux vœux des pèlerins du 2 juillet.

Notre-Dame d'Etang, priez pour nous, priez pour notre diocèse, priez pour notre Evêque et son clergé, priez pour le Chef persécuté de l'Eglise et pour l'Eglise entière! Notre-Dame d'Etang, priez pour que notre chère France redevienne chrétienne et prospère!!!

Acte de consécration à Notre-Dame d'Etang.

(Tirée des anciens statuts de la confrérie.)

Vierge sainte, Mère de Dieu, reine du ciel et de la terre, refuge très assuré de tous ceux qui espèrent en vous; humblement prosterné aux pieds de votre image miraculeuse d'Etang, par laquelle il a plu à Dieu d'opérer tant de merveilles, en présence de toute la cour céleste, je vous choisis pour mon guide et ma souveraine, me proposant dès à présent de vous servir le plus fidèlement qu'il me sera possible le reste de mes jours, et de vous faire aimer, honorer et servir partout autant que je le pourrai. Je viens me jeter dans le sein de votre miséricorde, et mettre dès ce moment et pour toujours, mon âme et mon corps sous votre sauvegarde et sous votre protection spéciale.

Je vous confie, et je remets entre vos mains toutes mes peines et mes misères, toutes mes pensées, mes affections, mes paroles et mes actions, ainsi que le cours et la fin de ma vie, afin que par votre sainte intercession et par vos mérites, toutes mes œuvres soient faites selon votre volonté et en vue de plaire à votre divin Fils. Je vous supplie par l'amour et la

bonté que vous avez pour nous, de me recevoir aujourd'hui au nombre de vos plus fidèles serviteurs (ou de vos plus fidèles servantes) et de m'honorer d'une protection spéciale durant tout le cours de ma vie et à l'heure de ma mort.

Ainsi soit-il.

Aspiration dans la tentation.

O ma Souveraine! O ma Mère! Souvenez-vous que je vous appartiens, gardez-moi, défendez-moi comme votre bien et votre propriété.

l'heure que vous avez pour vous, de me re-
 voir aujourd'hui au nombre de vos plus fidèles
 serviteurs (ou de vos plus fidèles servantes)
 et de m'honorer d'une protection spéciale du-
 rant tout le cours de ma vie et à l'heure de
 ma mort.

Ainsi soit-il.

Aspiration dans la tentation.

O ma souveraine! O ma mère! Souvenez-
 vous que je vous supplie, gardez-moi, de-
 tenez-moi comme votre bien et votre pro-
 priété.

Je suis votre esclave et votre serviteur,
 et je me mets à votre entière disposition.
 Que votre sainte volonté soit faite en
 moi et en tous ceux qui sont en moi.
 Amen.

